

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

## SOMMAIRE

---

Le Nouveau Rédacteur en chef .....	<i>René Guénette</i>	1
Notre part nécessaire .....	<i>Jean-Pierre Houle</i>	2
Les savants ont-ils toujours raison ? .....	<i>Léon Lortie</i>	4
La presse et la radio .....	<i>Jean Saint-Georges</i>	10
Pour le respect de l'œuvre d'art .....	<i>Rex Desmarchais</i>	13
La subconscience d'infériorité .....	<i>Philippe Hurteau</i>	21
En marge de .....	<i>Guy Sauvage</i>	24
Le Mois International .....	<i>André Lioran</i>	27
La Société de Biologie de Montréal .....	<i>Wilbrod Bonin</i>	30
La Vie intellectuelle :		
Le procès de l'Histoire .....	<i>Jean-Pierre Houle</i>	32
Poète de l'amertume et de la grandeur .....	<i>Roger Duhamel</i>	33
Les Livres — Les Revues — Documents .....	<i>J.-P. H.</i>	36
Échos et Nouvelles — Nécrologie .....		42

# Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

## Comité exécutif :

Dr Louis-Charles Simard, *président*.  
M. Jules Labarre, 1er *vice-président*.  
M. Gérard Parizeau, 2e *vice-président*.  
Me Roger Brossard, *secrétaire*.  
M. Henri Gaudefroy, *trésorier*.  
M. René Guénette, *président du comité de publication*.

## Comité du Fonds des Anciens :

M. A.-S. McNichols, *président* ; Mgr V.-Joseph Piette, Sénateur Elie Beaugard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Edouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, Jules Labarre, *secrétaire*, Gérard Parizeau, *trésorier*.

## Comité des Recherches :

Dr Louis-Charles Simard, *président* ; Mgr Olivier Maurault, MM. Louis Bourgoïn, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, *secrétaire*.

## Comité de Publication :

M. René Guénette, *président* ; MM. Paul Barry, Roger Beaulieu, Alain de Bray, Rex Desmarchais, Raymond DesRosiers, Roger Duhamel, Jean-Pierre Houle, Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean Nolin et Fernand Seguin.

## Comité des Fêtes :

Dr Jean Saucier, Me Fernand Chaussé, MM. Jean Bégin, Jean Vallerand, Pierre-Edouard Duranceau, Gérard Parizeau, Jules Derome, Armand Dupuis.

## Comité de l'Aide à la Bibliothèque :

M. Léon Lortie, Mgr Olivier Maurault, M. Victor Morin, Drs Philippe Panneton, Georges Préfontaine, MM. Jacques Rousseau, Benoît Brouillette, J.-M. Nadeau, Dr. E.-P. Chagnon.

## Comité de Recrutement :

Me André Montpetit, Dr. Alphonse Plessis-Bélaïr, MM. Rodolphe Dagenais, Jean Nolin, Henri Gaudefroy.

## Comité des Sports :

MM. Gérard Parizeau, Henri Gaudefroy, Roland Bureau, Gustave Prévost, Lucien Piché, Pierre-Edouard Duranceau, Fernand Delhaes, Philippe Ewart.

## Conseil général :

*Les membres du comité exécutif et les délégués suivants :*

*Agronomie :* MM. Fernand Corminbœuf et Henri-C. Bois.

*Chirurgie dentaire :* Dr Conrad Archambault et Dr A. Plessis-Bélaïr.

*Droit :* Me Marcel Faribault et Me André Montpetit.

*H.E.C. :* MM. Jean Nolin et Roland Philie.

*Lettres :* MM. Jean-Marie Gauvreau et Jean Vallerand.

*Médecine :* Dr Donatien Marion et Dr Oscar Mercier.

*Médecine vétérinaire :* Dr H.-Paul Marois et Dr Paul Villeneuve.

*Optométrie :* MM. Armand Messier et Léopold Gervais.

*Pharmacie :* MM. Rodolphe Dagenais et Léopold Bergeron.

*Philosophie :* MM. Jean Bégin et Damien Jasmin.

*Polytechnique :* MM. Paul LeBel et Léon Duchastel.

*Sciences :* MM. Jules Brunel et Gustave Prévost.

*Sciences sociales :* M. Jean Cornez et Mlle Rolande Provencher.

*Théologie :* M. Gérard Chaput, p. s. s., et M. l'abbé Maurice Gagnon.

Le président de l'Association générale des étudiants.

*Secrétaire-adjoint :* M. Lucien Piché.

*Trésorier honoraire :* L'honorable Henri Groulx.

*Vérificateur honoraire :* M. Jean Valiquette (H. E. C.)

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des diplômés de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans l'Action Universitaire n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : }  
Service de la publicité : } 2900, Boulevard du Mont-Royal. Tél. AT. 9451  
Raymond DesRosiers

Impression et expédition : Imprimerie St-Joseph, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. L'action Universitaire paraît chaque mois, sauf juillet et août.

# MM. LES PROFESSIONNELS . . .

Nous sommes toujours à votre service, puisque déjà nous développons de nouvelles méthodes modernes de vente et de service pour l'après-guerre. Mais nous tenons à vous rappeler que, même si la guerre a temporairement paralysé notre service des ventes, celui des réparations occupe encore tout un étage de notre édifice ; il est d'abord réservé pour nos vieux clients. Notre personnel expert est donc à votre disposition pour le débossage, l'élimination complète de la rouille, l'application de la couleur, suivie du séchage au four électrique, et la mise au point du moteur.

## JARRY AUTOMOBILES, LIMITÉE

4383-85, rue Saint-Denis

PLateau 8221



# J. RENÉ QUIMET LIMITED

DISTRIBUTEURS EN GROS: FROMAGE, MAYONNAISE, VIANDES EN CONSERVES - WHOLESALE DISTRIBUTORS: CHEESE, MAYONNAISE, CANNED MEATS

SUCCURSALES: QUÉBEC SHERBROOKE, TROIS-RIVIÈRES, GRANBY

QUÉBEC  
Tél. 5854

TROIS-RIVIÈRES  
Tél. 4277W

BUREAU-CHEF - HEAD OFFICE  
4837, BOYER - MONTRÉAL  
FAIKIRK 3021

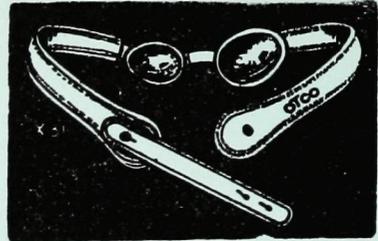


« LES PLUS GRANDS  
SPÉCIALISTES DU  
TAPIS AU CANADA »

**H. LALONDE &  
FRÈRE, LTÉE**

4800 PARK AVE

Téléphone : DOLLARD 3555



Ajustement, par des experts des deux sexes,  
dans notre studio ou à domicile, sans frais  
supplémentaire.

PHARMACIE

**L'EDUC**

Inguinale indirecte — Scrotale  
Fémorale — Omphalique — Ventrale  
Inguinale directe

Nos spécialistes possèdent les connaissances  
particulières requises pour un ajustement exact  
des ceintures adaptables aux diverses hernies.  
Visitez notre nouvelle succursale angle Maple-  
wood et Bellingham, près du nouvel édifice de  
l'Université.

1416, RUE BLEURY — TEL. LA. 3196

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous  
aider en vous offrant un choix  
agréable, exclusif et profitable

à des conditions conformes à  
votre budget.

Le magasin à rayons  
qui a toujours grandi

**MESSIER** *Limitée*

1480-90 est, rue Mont-Royal — Montréal

Téléphone : FALKIRK 3541

VOTRE TESTAMENT !

Un exécuteur testamentaire personnel peut  
tomber malade durant son administration  
et il ne sera pas toujours disponible  
lorsque ceux qui dépendent de vous auront  
besoin de son aide.

Nommez cette Société votre exécuteur tes-  
tamentaire. Elle a été créée dans ce but  
et possède ces garanties :

COMPÉTENCE, PERMANENCE, SÉCURITÉ  
qu'aucune personne en particulier ne peut offrir.

**Le SUN TRUST** *Limitée*

Joseph Simard, O.B.E.,  
président

Albert Hudon, Hon. J.-A. Brillant, C.L.,  
vice-présidents

Hervé Prévost, directeur général      Gérard Favreau,  
secrétaire

J.-H. Chrétien  
gérant à Québec

*Succursale*  
132, St-Pierre  
QUÉBEC

*Siège social*  
10 ouest, St-Jacques  
MONTRÉAL

Téléphone : PLateau 9709

## ANDERSON & VALIQUETTE

Comptables-Vérificateurs

84 ouest, rue Notre-Dame — Montréal

## LE PAIN MODERNE CANADIEN, LIMITEE

2250, avenue PAPINEAU

Montréal

265 est, Ste-Catherine Tél. : LA. 6703

## TAIT-FAVREAU, Limitée

Lorenzo Favreau, o.o.d.

Président-Propriétaire

*et assistants Optométristes-Opticiens*

*Bacheliers en Optométrie*

VERRES CORRECTEURS

EXAMEN DE LA VUE

6890, rue St-Hubert — Tél. : CA. 9344

Montréal

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

## WILFRID CLERMONT

L I M I T É E

MARCHANDS DE FOURRURES

EXCLUSIVES

1604, rue Saint-Denis

Montréal

Tél. : LANcaster 2331

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

## THÉRIEN FRÈRES

L I M I T É E

IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES - GRAVEURS

PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE - MONTRÉAL

HArbour \* 5288

Téléphone : HARbour 7679

## C.-BERNARD SAINTE-MARIE

Merceries et confection  
pour hommes. Tissu de  
gabardine anglaise pour  
paletots de printemps.  
Aussi, gabardines tout  
faites.

160 est, rue Sainte-Catherine, Montréal

## LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

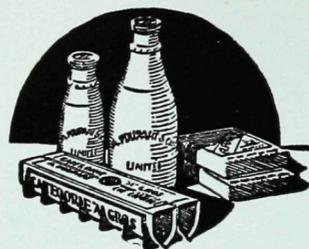
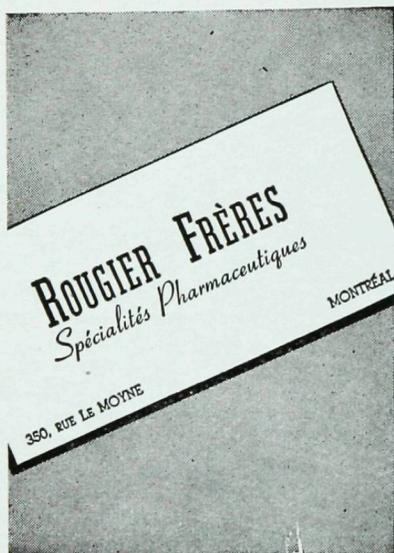
Adélarud Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue ST-VIATEUR

Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 3646





Le lait est le type de l'aliment complet. Il contient tous les éléments propres à la réparation du corps, à son développement et à l'entretien de la chaleur vitale.

Les travailleurs de la pensée préfèrent le lait et les produits laitiers POUPART, à cause de leur saveur naturelle, de leur fraîcheur et de leur valeur nutritive.

**A. POUPART & CIE**  
**Limitée**

1715, rue WOLFE      FRontenac 2194

Vive Paris ...

Vive la France ...

PRODUITS  
PHARMACEU-  
TIQUES, SPÉ-  
CIALISÉS.

LABORATOIRE  
DESAUTELS  
LIMITÉE  
MONTRÉAL

Résidence :  
8813, Boul. La Salle  
YOrk 3165  
Soir :  
783, St-Ferdinand  
WE. 5838

**PAUL-EMILE SAVAGE**  
**NOTAIRE**

Bureau : ÉDIFICE TRAMWAYS  
159, Craig O., suite 613-14 — BE. 1708

# LE NOUVEAU REDACTEUR EN CHEF

par  
René GUENETTE

*Les journaux et la radio ont dans le temps annoncé la nomination de M. Jean-Pierre Houle. Avocat, professeur à Stanislas, animateur à Radio-Canada du programme « Nos collègues au micro », collaborateur à diverses revues, conférencier recherché, M. Houle appartient à une génération que des événements récents ont fourni l'occasion de discuter mais à laquelle les honnêtes gens reconnaissent du talent et, ce qui vaut mieux, le goût de l'étude, partant, une belle valeur intellectuelle.*

*Je suis à l'aise pour rendre hommage aux cadets. Ma profession me mettant en contact avec la jeunesse, c'est ainsi que j'ai eu l'avantage, il y a quelques années, de rencontrer M. Houle dont on a tôt fait d'apprécier les manières, le langage, les études, et dont on apprend vite à connaître les solides qualités de l'esprit et du cœur. Et quand l'exécutif songea à réorganiser l'administration de l'Association des Diplômés, si mon témoignage n'eût peut-être pas suffi à le recommander à la faveur de mes collègues, il se trouva alors que mes camarades, ayant eux aussi suivi la carrière de M. Houle, l'avaient également remarqué. Sa nomination au poste de rédacteur en chef de l'Action Universitaire rallia tous les suffrages. C'est donc au double titre de parrain de M. Houle et de président du Comité de publication de l'Action Universitaire que j'ai l'honneur de présenter le nouveau rédacteur en chef à la grande famille des Diplômés de l'Université de Montréal.*

*M. Houle accède à un poste qu'ont honoré avant lui les Bruchési, les Bastien, les Tanghe. Il recueille une situation créée et maintenue uniquement par le dévouement de ses prédécesseurs. Les abonnés de notre Revue, en particulier, ne sauront jamais assez les difficultés auxquelles se sont butés les ouvriers de la première heure. Il en est toujours ainsi. C'est grâce au désintéressement de tous ceux qui présidèrent aux destinées de l'Action Universitaire comme de l'Association des Diplômés elle-même, que l'une et l'autre ont fini par s'imposer à l'attention des autorités de l'Université, des autorités religieuses et civiles, voire de la population en général qui, elle aussi, commence à les connaître toutes deux et à leur manifester sa sympathie. On a raison. Car notre Association, grâce surtout au courant de sympathie que veut créer en sa faveur l'Action Universitaire, n'a pas d'autre but que de servir, dans la mesure de ses modestes moyens, les intérêts de l'Université elle-même. L'Université, voilà notre seule raison d'être. L'Action Universitaire continuera de lui apporter sa collaboration. Il dépend du rédacteur en chef que cette collaboration soit de plus en plus efficace. M. Houle a toutes les qualités requises pour justifier la confiance de l'Association. Nous lui souhaitons bonne chance. Le président du Comité de publication et ses dévoués camarades font au nouveau rédacteur en chef hommage de leur entier dévouement.*

# NOTRE PART NECESSAIRE

*par*

Jean-Pierre HOULE

Des innombrables livres que les éditeurs répandent sur le marché et qui traitent de la démocratie, nous avons retenu cette phrase : « il n'y a pas un ordre démocratique à défendre, il y a un ordre démocratique à créer. » (Reves : Manifeste démocratique). Voilà qui pose selon nous, la véritable donnée du problème angoissant de l'organisation du monde d'après-guerre.

Organisation du monde d'après-guerre. Ces quelques mots nous entraînent dans un cauchemar inévitable. Personne, en effet n'a le droit d'afficher une indifférence totale ou de marquer un intérêt de dilettante devant l'échec d'une civilisation, la faillite d'un monde. A défaut de convictions, d'idéal, le simple instinct de conservation nous pousse à nous demander : de quoi demain sera-t-il fait ? La réponse appartient-elle aux spécialistes de l'économie politique, aux techniciens de la finance, aux chefs politiques ? Ils ont une réponse à fournir et si nul ne songe à contester la nécessité de leur collaboration, il serait vain et dangereux d'attendre de ces hommes la seule réponse et toute la réponse. Car la crise n'a pas été que physique, politique ou économique. Qu'est-ce à dire ? Le présent conflit, dernier acte d'une tragédie commencée avec la Réforme et continuée par la Révolution de 1789 n'est pas seulement le résultat d'intrigues diplomatiques, la conséquence d'un mauvais traité, la réalisation du rêve d'un cerveau mégalomane. Les représentants des puissances, grandes ou petites, les compères illuminés de Versailles et le fou sanguinaire de Berlin furent et demeurent des acteurs, importants sans doute, mais passagers. Et déjà leur rôle est terminé. Terminé aussi le rôle de leurs comparses qui s'efforcent, inconsciemment peut-être, de maintenir le ton, l'atmosphère romantiques.

Le dénouement est encore à écrire. Par qui ? Par chacun de nous. En opérant d'abord un retour sur nous-mêmes, donc une révolution, la seule qui compte et qui ait des chances de succès. En fondant en nous-mêmes les assises de ce monde nouveau, en établissant fortement dans nos âmes cet ordre de justice, de charité, de morale et de paix.

Ainsi retrempés, fortifiés, aguerris, nous nous jetterons dans la mêlée, apportant notre part nécessaire de collaboration. Plus de refus, plus d'orgueil de caste, mais un don total de nos personnes au service du bien commun.

Révolution personnelle, don de soi. Ce ne sont pas là de grands mots, de vaines formules, mais les premiers articles d'un programme précis d'action qui en comportent bien d'autres. Retenons ceux qui touchent les universitaires et qui déterminent leur rôle particulier.

Sans rouvrir le stérile débat sur la trahison des clercs nous devons poser la question de nos responsabilités. Les avons-nous assumées pleinement ? Il est bien certain que non même si des universitaires ont accompli, dans leur

domaine propre, science, médecine, droit, industrie, une tâche splendide ; même si le grand public et les autorités compétentes ont parfois manifesté une incompréhension navrante. C'est en tant que corps social que nous avons failli, jusqu'à un certain point, à notre mission. C'est comme corps social que nous avons un rôle à jouer. Groupés en une association d'hommes libres à la poursuite d'un idéal commun, les universitaires doivent apporter à la communauté une part nécessaire de collaboration. Et ce faisant, ils seront un exemple pour toute la nation, ils seront les premiers ouvriers de l'ordre démocratique à créer.

L'Action Universitaire d'octobre donnera un aperçu du travail accompli par les universitaires et de leur collaboration future.

A l'idéal que traduiront ces pages, qui ne voudrait souscrire ?

### L'ACTION UNIVERSITAIRE présente...

Une question posée par le professeur Léon Lortie et à laquelle il peut répondre mieux que personne : « Les savants ont-ils toujours raison ? »

Quelques extraits d'une thèse pour l'obtention du doctorat es-lettres, brillamment soutenue par M. JEAN SAINT-GEORGES, M.A. Ph.D., chef du service des nouvelles (Réseau français) de Radio-Canada, au mois d'avril 1944.

Un vigoureux plaidoyer pour le respect de l'œuvre d'art, du romancier bien connu, auteur de « La Chesnaie », REX DESMARCHAIS.

Un vieux problème traité de façon nouvelle, juste et vivante par PHILIPPE HURTEAU, directeur du service français des relations extérieures à la Canadian Industries Limited.

Une chronique de la Vie Intellectuelle signée du journaliste de grande réputation ROGER DUHAMEL qui rappelle, comme lui seul sait le faire, le souvenir d'un romantique trop oublié : Alfred de Vigny.

# LES SAVANTS ONT-ILS TOUJOURS RAISON?

*par*

Léon LORTIE

Étant ce qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes, il est bien naturel que les savants ne soient pas à l'abri des erreurs dont les humains sont coutumiers. Un rapide coup d'œil sur l'histoire des sciences suffirait à nous convaincre de cette vérité. La connaissance scientifique procède par approximations successives dont chacune comporte une part de vérité comme aussi une part d'erreur. Si notre science était entièrement vraie il serait impossible de la corriger. « La science est au contraire, dit le bio-physicien Pierre Girard, en perpétuel devenir. C'est une succession d'esquisses dont l'harmonie, l'essentiel besoin de notre âme, n'est sauvegardée qu'au prix d'incessantes retouches ou même de remaniements importants ; schématisations de plus en plus simples, en accord avec un nombre de plus en plus grand de phénomènes ».

En thèse générale notre question ne supporte donc pas l'examen. Demandons-nous plutôt, si les savants sont moins que les autres sujets à errer.

Comme c'est presque de la philosophie, commençons par distinguer ou, plus exactement, tâchons comme Descartes, à nous faire une idée claire sur le sujet. Le savant croit que le monde extérieur existe, qu'il est ordonné, qu'il est le siège de phénomènes observables et mesurables. Nos sens ont longtemps suffi à cette besogne qui requiert désormais l'appoint d'appareils de plus en plus délicats et précis. L'observation est comme le pre-

mier degré de la science. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour s'y exercer. Les êtres primitifs et les enfants y excellent. Mais cette curiosité s'é moussé à mesure que les faits observés continuent de se montrer désespérément les mêmes. On ne remarque plus les objets que l'on voit trop souvent. À peine notera-t-on leur disparition. Le savant conserve cette fraîcheur d'impression qui lui fait voir toujours nouvelles les choses les plus communes. C'est qu'elles sont pour lui un sujet de méditation sur lequel travaille son imagination créatrice. Il observe, il énumère les faits et les choses, il les compare, il les classifie avant d'établir entre eux des rapports qui deviendront bientôt une représentation de l'univers ou d'une de ses parties.

Voilà donc les étapes d'une pensée scientifique. Chacune d'elles peut être semée d'embûches, de pièges, de chausse-trapes où risquent de se précipiter les sens et le raisonnement ; le second plus facilement que les premiers.

Que nos sens nous trompent, rien n'est plus vrai quand nous nous fions aveuglément aux données brutes et incomplètes qu'ils nous présentent. Nous apprenons de bonne heure à les tenir en juste suspicion, à nous prémunir contre leurs divagations et leurs extravagances. Le vrai savant pousse à l'extrême le souci de l'exactitude dans l'examen des phénomènes. La connaissance qu'il en acquiert est d'autant plus solide qu'il aura mieux

pris garde à ne rien laisser inaperçu. Mais il lui faut souvent se résigner à ne pas épuiser tous les aspects de la réalité. Ses vues sont forcément fragmentaires et l'on trouvera presque toujours à glaner dans le champ le plus minutieusement moissonné. Est-ce à dire que la science qui résulte de ces examens imparfaits est entachée d'erreur ? Que non pas, elle représente, pour l'époque et dans l'état présent des techniques, une réussite admirable dont chacun des éléments factuels est valable et ne cessera pas de l'être même quand on sera allé plus avant dans l'étude du sujet.

L'énumération offre plus de risques. Est-on bien sûr de n'avoir rien oublié ? On sait depuis des temps immémoriaux que le gaz qui s'échappe d'un feu ou d'une cuve en fermentation est dangereux à respirer. Des gens sont morts de s'y être exposés, d'autres en furent au moins fortement incommodés. Cette constatation, mille et mille fois renouvelée a la valeur d'une loi de la nature. Un raisonnement très simple, l'induction, nous permet de dire que la vie est impossible dans une atmosphère de gaz carbonique. Rien ne paraît plus vrai ni plus rigoureux. Mais, sans qu'on s'en soit rendu compte, l'énumération n'était pas complète. On s'en rendit compte le jour où Priestley, cet homme qui, par principe, expérimentait sur tout, s'aperçut, par un beau jour d'août 1771, que les plantes s'accommodaient fort bien d'une telle atmosphère. L'ancienne loi cessait-elle d'être valide ? Son sens en fut naturellement restreint, sans pour cela que les observations qui servirent à l'édifier fussent le moins infirmées. On dit depuis lors que la vie animale est impossible dans le gaz carbonique mais que ce gaz est nécessaire à la vie végétale.

Priestley répéta maintes et maintes fois l'expérience qui avait si bien réussi une première fois. Tant et si bien qu'un jour d'hiver gris et terne le résultat prévu se fit vainement attendre. Encore une fois, tous les résultats acquis jusque-là furent-ils frappés de nullité ? Que non pas. On avait tout simplement négligé de savoir quelles étaient toutes les conditions nécessaires à la réussite de l'expérience. Sachant que les mêmes causes, dans les mêmes circonstances produisent toujours les mêmes effets, on s'appliqua dès lors à rechercher systématiquement tous les facteurs dont dépend le phénomène observé. La besogne fut longue. Tour à tour, on mit en évidence le rôle du soleil, des feuilles vertes, de la chlorophylle, du magnésium et des diverses radiations solaires. Et ceux qui désirent en savoir plus long afin de domestiquer cette formidable accumulation d'énergie solaire admettent volontiers que leur science n'est rien au prix de leur ignorance.

Il y a quelques années on a reconnu que ce même gaz carbonique, meurtrier à haute dose pour les organismes animaux, est absolument indispensable, en petite quantité, à l'acte même de la respiration. Il active la respiration et, de plus, il est nécessaire à l'équilibre vital des constituants du tissu sanguin. Comme quoi la pensée scientifique est toujours nuancée.

Il arrive parfois que la nécessité force le chercheur, par souci de la méthode, à négliger sciemment un certain nombre de facteurs dont il confiera à d'autres le soin de fixer l'importance. Cela correspond à la structure même de l'esprit humain, incapable d'appréhender dans son ensemble la complexité d'un problème. La méthode analytique a ses exigences.

S'il fallait commencer par étudier les phénomènes les plus compliqués il n'y aurait pas de science possible. Et si nous trouvons que les idées des anciens sont simplistes, souvenons-nous que rien n'est si compliqué que de trouver des choses vraiment simples.

C'est pourquoi le savant s'exprime de préférence au conditionnel puisqu'il sait la part d'arbitraire que contiennent les postulats qu'il a d'abord acceptés. Il sait aussi réserver l'avenir et l'une de ses expressions favorites sera : « Dans l'état actuel de la science, les choses se passent comme si... »

Nous voyons ici l'enchaînement des actes qui conduisent à la connaissance scientifique. On observe, on énumère, on procède par induction à l'établissement d'une loi, c'est-à-dire que l'on passe du particulier maintes et maintes fois observé, au général d'où on pourra revenir, par déduction, au particulier. L'ensemble d'un certain nombre de lois bien connues et bien vérifiées permet d'imaginer une hypothèse qui est comme une construction de l'esprit fondée sur des faits concrets que l'on veut relier par une explication plausible. Ce sont les hypothèses qui représentent toujours la partie caduque d'une science. Elles reflètent d'habitude la façon de penser d'une époque et elles sont influencées par de nombreuses considérations qui ne peuvent rien avoir à faire avec la science. L'imagination joue ici un rôle primordial, mais c'est une imagination disciplinée par la soumission aux faits, par l'habitude du calcul et de la logique. La première qualité d'une hypothèse est de ne pas choquer le sens commun, c'est-à-dire de respecter les principes d'identité et de contradiction. Il faut prendre garde que « le sens commun » est une de ces considérations exté-

rieures à la science et qu'il peut fort bien être ce que J. Cabannes appelle « la longue habitude d'une idée fausse ». L'hypothèse doit ensuite rendre compte de tous les faits déjà connus et, si elle en remplace une autre qui est périmée, les mieux interpréter tout en expliquant de façon satisfaisante les points sur lesquels avait échoué celle qu'elle va supplanter. De plus l'hypothèse ouvre de nouveaux horizons et suggère des expériences jusqu'à imprévisibles. Elle doit, cela va sans dire, se voir confirmer par les expériences qu'elle a permis d'imaginer.

Mais il arrive aussi que l'hypothèse porte en elle-même les germes de sa propre dégénérescence lorsqu'elle propose des expériences qui ne donnent pas les résultats entrevus. Les faits ont toujours raison. Devant eux l'hypothèse et la théorie doivent humblement se courber ou tout au moins s'amender dans la mesure où les corrections apportées tiennent compte des données expérimentales. Le savant, d'une façon générale, est en continuel état de réceptivité, toujours prêt à sacrifier, même s'il lui en coûte, les idées qu'il avait jusque-là chéries. Et s'il lui arrive de s'entêter contre les schèmes nouveaux qui gênent ses vieilles habitudes, il sera bientôt seul à maugréer.

La science est une œuvre collective dans laquelle ne s'intègrent que les réussites. Il n'y a place ni pour les échecs ni pour les auteurs malheureux. C'est ainsi que la science, sinon les savants, a presque toujours raison. Si elle ne peut embrasser tous les aspects de la réalité on peut dire que, grâce aux expériences de recoupement dont elle dispose, il est au moins impossible qu'elle ne contienne une grande part de vérité. Disons, pour ne rien préjuger, que la certitude scientifique, en ce qui a trait aux hypothèses et aux

# PRESERVEZ VOS ENFANTS DE LA VARIOLE

Depuis douze ans, la province de Québec n'a pas eu un seul cas de variole, mais, disent les hygiénistes du département de la santé et du bien-être social, il ne faut pas cependant en déduire que nous sommes maintenant à l'abri des méfaits de cette maladie. En effet, si la vaccination anti-variologique n'est pas faite systématiquement, le nombre de personnes susceptibles de contracter cette maladie augmentera, fournissant à la variole un champ fertile où exercer ses ravages chez nous.

Les déplacements massifs de population, occasionnés par le mouvement des troupes et les besoins des industries de guerre, amènent dans la province des personnes non vaccinées provenant de milieux où la variole fait encore des victimes.

Il faut donc intensifier notre vaccination : que tous les enfants présentent à leur entrée à l'école un certificat de vaccination réussie, l'opération ayant été pratiquée depuis moins de sept ans ; le maître d'école ou l'institutrice n'a pas le droit de recevoir en classe un enfant non muni d'un certificat valide. Il appartient aux commissions scolaires de donner des ordres sévères à cet égard. Que les industriels protègent leurs employés et leur production de guerre en demandant que tous les employés fournissent un semblable certificat ; que les municipalités où la vaccination des travailleurs est obligatoire exercent plus de vigilance dans l'observance de leur règlement.

**MINISTERE DE LA SANTE ET DU BIEN-ETRE SOCIAL**

Honorable J.-H.-A. PAQUETTE, m.d.  
*ministre*

JEAN GRÉGOIRE, m.d.  
*sous-ministre*

C'EST LE TEMPS DE LIRE  
**LE DEVOIR**  
DE LE FAIRE LIRE...

Le « Devoir » fournit les indications les plus précises, les plus abondantes possible sur les événements contemporains. Il donne son avis avec toute franchise.

Lisez le « Devoir » et faites-le lire. 3 sous le no.

Par la poste, en dehors de Montréal et de sa banlieue, \$6.00 par année. Aux Etats-Unis \$8.00; dans les autres pays, \$10.00.

Adressez toute la correspondance au « Devoir », Service du tirage, 430, rue Notre-Dame (est), à Montréal, Canada.

Chartré, Samson,  
Beauvais, Gauthier & Cie

*Comptables agréés*  
*Chartered Accountants*

MONTREAL QUEBEC ROUYN

*Derniers devoirs...*

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

**GEO. VANDELAC Limitée**

Fondé en 1890

G. VANDELAC, Jr. — Alex. Gour

120 est, rue Rachel, Montréal — BÉ. 1717

Tout Laine ou falsifiée, une étoffe est une étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère. Ainsi du LAIT... A prix égal, la qualité

JOUBERT l'emporte  
haut la main.



## SECRETÉRIAT DE LA PROVINCE

La préparation de nos jeunes au progrès culturel ou matériel, si elle exige une formation spéciale, entraîne par le fait même la diffusion de l'enseignement supérieur.

Grâce à l'impulsion donnée par le Secrétariat de la Province, nos Écoles professionnelles sont devenues des foyers de culture, où la jeunesse pourra toujours puiser les ressources nécessaires à l'épanouissement de ses facultés intellectuelles.

HECTOR PERRIER,  
*ministre*

JEAN BRUCHESI,  
*sous-ministre*

théories tout au moins, se superpose au réel dans la mesure où nos instruments de mesure ne nous permettent pas de discerner les écarts qui séparent en quelques endroits la matière de l'image que nous nous en faisons.

Des esprits chagrins vous diront que la science moderne est absurde et incompréhensible. Absurde parce qu'elle se fonde sur des postulats qui répugnent au bon sens, car les vieilles notions de masse, d'énergie, d'espace, de temps sont mises au rancart et remplacées par des concepts qui sont souvent le contrepied de ce que l'on pensait naguère. Incompréhensible parce qu'elle s'exprime dans un langage rébarbatif, farci de néologismes affreux qui sont bien l'indice du trouble qui l'agite.

Les savants ne sont pas sans constater l'émoi du public cultivé. Ils l'ont eux-mêmes éprouvé, presque jusqu'au désarroi, au spectacle des mémorables découvertes qui se sont succédé depuis celles des rayons X et du radium. Louis de Broglie l'a magnifiquement fait comprendre dans les termes qui suivent : « Les récentes conceptions physiques constituent dans l'histoire du monde intellectuel un séisme auquel peu ont été comparables ; elles ont renouvelé nos horizons et introduit un certain nombre de manières de penser nouvelles dont il restera de profondes traces dans les expansions futures de la pensée humaine. Elles n'intéressent pas seulement les spécialistes, elles méritent l'attention de tous les hommes cultivés ».

Ces manières de penser sont-elles aussi absurdes que d'aucuns le prétendent ? M. d'Oléon se l'est demandé. Ce philosophe nous assure que « si surprenantes qu'elles soient, ces conceptions ne contredisent aucun principe logique : elles ne heurtent aucune intuition vraie mais seulement de

pseudo-intuitions, conséquences d'*habitudes* intellectuelles acquises sous l'action d'une expérience quotidienne en quelque sorte assez grossière ». Souvenons-nous que chacun des grands novateurs, Galilée, Descartes, Newton, Ampère, entre autres, a dû heurter violemment les idées en cours à son époque ; ils ont subi les mêmes critiques au nom de la science de leur temps. Ils n'en ont pas moins triomphé car leur pensée était féconde.

Nous étions habitués, même au microscope, à ne considérer que des phénomènes à notre échelle ; nous ne voyions que des mouvements d'ensemble, comme ceux d'une foule, sans nous préoccuper du sort de chacun des individus qui composent cette foule. Nous observions cette foule qui, d'un bloc, se déplace vers un but, mais au sein de laquelle il y en a qui vont à droite, d'autres à gauche ; quelques-uns tentent même de s'éloigner du but commun, tandis que d'autres luttent pour demeurer à l'endroit qu'ils ont choisi. Celui qui ne s'arrête qu'à l'ensemble pourra dire que la masse humaine se dirige vers un endroit bien déterminé. Ceux qui s'attacheront à tel ou tel personnage sembleront contredire le premier quand ils affirmeront que A oblique vers la droite, que B marche en zig-zag, que C a choisi d'aller à gauche et que D tourne en rond. De même ceux qui ne regarderont que les têtes auront l'impression que le mouvement est continu, tandis que les originaux qui s'astreignent à ne voir que les pieds des marcheurs seront assurés que ces pieds battent en cadence le pavé. Les partisans de l'ensemble auront le droit d'affirmer que la foule, dans un moment, aura atteint telle borne, tel repère qu'ils auront choisi. Les autres seront tous aussi justifiables d'annoncer qu'ils n'en savent rien. La vieille croyance au continu avait

engendré le déterminisme, moteur de toute science. L'adhésion totale à la doctrine du discontinu met en panne ce délicat mécanisme et lui substitue l'incertitude ou du moins, l'indétermination.

Comment concilier les tenants de ces deux façons de voir qui, en bonne logique, sont aussi légitimes l'une que l'autre, et qui ne sont que deux aspects d'une même réalité ? On a bien vite reconnu qu'il est impossible de s'astreindre à l'étude complète d'un seul individu dans cette foule. La mise au point qu'il faut faire pour le localiser nous enlève la facilité de connaître la direction qu'il a choisie et la vitesse à laquelle il se meut. Si on voulait fixer cette vitesse avec quelque précision, il serait impossible de déterminer avec exactitude l'endroit où il se trouve à chaque instant. C'est une difficulté qui ne date pas d'hier. Zénon d'Elée, sophiste grec qui vécut au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, l'avait déjà énoncée sous une autre forme. Et si cet individu est un électron, cette particule est tellement infime, et nos outils tellement énormes par rapport à lui, que nous ne pouvons l'étudier sans que nos instruments influent sur lui. Donc, de ce côté l'horizon est bouché. L'incertitude n'en subsisterait pas moins, car le doute s'est insinué dans les esprits, si une deuxième solution n'était venue à la rescousse. Admettons que le déterminisme soit un système assez grossier qui ne convient pas à la totalité des êtres observés. Le calcul des probabilités, qui n'est en somme que la codification des lois du hasard, se pose ironiquement comme notre planche de salut. La probabilité se confond, dans les phénomènes d'ensemble, avec les prédictions du déterminisme. Un exemple en fera foi. Nous savons que nous sommes mortels. La statistique, fondée sur le calcul des probabi-

lités, nous apprend que sur cent mille personnes ayant eu 10 ans en 1900, il n'en restera plus que 57,917 peut-être, en 1970. Qu'il en reste effectivement 58,000, peu importe, le résultat n'est pas si mauvais. La mort de 42,000 personnes est une chose certaine, ce qui n'enlève pas à chacun de nous l'incertitude quant à son propre sort.

Encore une fois les savants ont raison bien qu'ils sachent désormais un peu mieux quelle est la limite de leur puissance.

La seconde accusation qu'on porte contre la science moderne est l'affectation de son langage. Les hautes spéculations de la physique contemporaine se traduisent en formules mathématiques rebelles à toute traduction verbale accessible à la majorité. Les vulgarisateurs font de leur mieux, ou de leur pire, pour traduire, ou pour trahir, les notions fort abstraites d'Einstein et de Louis de Broglie. Il ne sera pas donné à tous de les suivre, bien que l'on puisse espérer, lorsque certaines formes de la pensée feront partie du patrimoine enseigné au baccalauréat, qu'elles paraîtront moins abstruses, peut-être même familières.

Un journaliste, s'emportait un jour contre les termes barbares dont usent les médecins et citait ce titre d'un article qui est d'un de nos collègues et amis : « *Sur un cas de mixome du cœur avec érythro-poïèse locale. Considérations sur l'érythro-poïèse et la mégacaryopoïèse dans les thrombus* ». Il cite naturellement Molière qui s'est gaussé du galimatias des médecins de son temps.

Les médecins, dont plusieurs sont des savants, ont-ils raison d'inventer de pareils vocables ? Il est bien évident que le profane qui les lit sera, selon son humeur, secoué d'un franc éclat de rire ou

plongé dans une stupeur non moins franche. Et pourtant, il faut donner raison aux Esculapes. Celui qui découvre une chose nouvelle doit lui donner un nom, et ce nom ne doit pas être celui d'une chose qui existe déjà. La confusion serait trop facile. Les savants sont les seuls, ou à peu près, à cultiver encore le jardin des racines grecques. Ils en tirent, avec peut-être un peu d'ostentation, des mots qui sont par eux-mêmes de véritables définitions. Il faudrait, pour les remplacer, toute une gamme de périphrases qui n'iraient pas sans alourdir le texte et qui laisseraient toujours de la place pour l'imprécision. Le mot correspond à une idée qui a été suggérée par un fait. Entre ces trois éléments de la pensée et du jugement existent des relations imprescriptibles qui facilitent la compréhension entre initiés. Les sujets auxquels ils servent ne sont pas en général de ceux qui passionnent le grand public. Lorsqu'on doit s'adresser à lui, il faut d'abord bien choisir son sujet, tâcher à se mettre à sa portée en employant le moins possible de ter-

mes techniques dont l'abus, sinon l'usage, devient vite intolérable.

Hors ce langage, ou plutôt ce vocabulaire professionnel, les hommes de science s'expriment en un style qui est presque toujours d'une remarquable clarté. On s'étonne même qu'ils manipulent avec autant d'élégance des pensées aussi abstraites. Louis de Broglie, par exemple, comme autrefois Pasteur et Berthelot, est un modèle de simplicité. S'il n'a pas la transparence d'un romancier à la mode, ou le rythme d'un poète romantique, il est aux antipodes des surréalistes qui alignent les mots les plus saugrenus pour le simple plaisir de les entendre éclater en dissonances.

Enfin, pour revenir à notre objet, le savant ne se targue pas d'avoir toujours raison, pas plus dans sa pensée que dans son style. Son labeur est un effort pour découvrir le vrai et, à défaut d'autre chose, il a au moins raison de le chercher. Il réalise en cela du moins la destinée de l'homme sur la terre.

## POUR PRENDRE DATE

L'Action universitaire consacrera son numéro spécial d'octobre au sujet : L'Université et le monde de demain. Nous cherchons à témoigner que les élites comprennent leur rôle dans la reconstruction sociale. Pour cela nous avons fait appel à des collaborateurs choisis parmi les principales facultés ou écoles ; nous leur avons demandé de nous indiquer comment les matières de leur enseignement ou de leur profession se ramifient au sein des masses et partant, l'influence profonde qu'elles exercent sur l'avenir.

Ce numéro spécial sera un témoignage de plus que l'Université fait corps avec la nation : c'est une branche de l'arbre qui vit de la même sève que toutes les autres branches.

# LA PRESSE ET LA RADIO

*par*

Jean SAINT-GEORGES

La grande presse quotidienne, aboutissement logique des chroniques et annales des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, a toujours été l'organe par excellence de la vulgarisation, de l'information, de la réclame publicitaire. Ce domaine, personne ne l'a sérieusement contesté.

Il y a 25 ans, cependant, un concurrent est né : la radio. Au début, le journaliste a considéré la radio comme tout le monde : un objet de curiosité, une merveilleuse invention de la science. Loin de la craindre, le journal ne lui ménageait pas la publicité et il a, peut-être involontairement, contribué à son expansion.

L'essor rapide de la radio tient presque du phénomène, si on la compare à celle du journal. Aujourd'hui en effet, en Amérique du Nord, par exemple, le nombre de postes récepteurs atteint ou dépasse le chiffre des abonnés de journaux. Autrement dit, la radio a gagné sa popularité en moins d'un quart de siècle, tandis que la presse a dû consacrer beaucoup plus de temps à assurer la sienne.

La curiosité du début un peu émoussée, le journal a regardé la radio d'un œil plutôt indifférent, pendant ce qu'on pourrait appeler la période de transition.

Cette neutralité apparente a bientôt dégénéré en inquiétude, le jour où les postes ont commencé à diffuser de la réclame. Le journal voyait avec appréhension grandir le rayonnement de la radio et augmenter son chiffre d'affaires. Puis vint la crise. Les recettes publicitaires de la presse ont baissé, mais celles de la radio se sont maintenues, ont même continué d'augmenter.

Cette inquiétude a provoqué, chez les éditeurs, un antagonisme qui, au Canada en particulier s'est traduit par une pression constante auprès des autorités. Les journalistes réclamaient l'intervention du gouvernement, entre autres motifs et sous divers prétextes, pour obtenir une réduction de la réclame radiophonique. La Commission canadienne de la radiodiffusion et la Société Radio-Canada en furent les conséquences.

L'intervention officielle n'a pas, cependant, réussi à satisfaire aux réclamations des journaux, car l'annonce, à la radio, loin de décroître, augmente d'année en année, même pendant la guerre.

Aujourd'hui, l'antagonisme disparaît lentement devant un vague sentiment d'inquiétude pour l'avenir. La presse se demande jusqu'où peut la mener la concurrence grandissante de la radio.

Cette concurrence surgit surtout dans trois domaines, mais à des degrés bien inégaux : le rayonnement, les réalisations, la publicité.

La presse et la radio cherchent d'abord à atteindre l'auditoire le plus vaste possible. Le journal y parvient par son tirage ; la radio par sa puissance. Jusqu'à présent, la radio ne semble pas avoir nui au tirage du journal dans les villes. Le nombre de radiophiles, au Canada, atteint presque 2,000,000 de familles. Le nombre d'abonnés aux journaux quotidiens dépasse légèrement ce même chiffre. Bien plus, depuis 25 ans, soit depuis la naissance de la radio, le tirage des journaux a augmenté à un rythme supérieur à la hausse de la population. Il est vrai que depuis quelques années, la série de

crises internationales et la guerre ont piqué la curiosité du public et, sans aucun doute, contribué pour beaucoup à l'expansion des tirages.

Le nombre de postes de radio, au Canada, équivaut, aussi, à peu près, au nombre de journaux quotidiens. Aux États-Unis par contre, il y a deux fois plus de journaux que de postes. Au Canada, le tiers de ces postes appartient à des journaux ; aux États-Unis, la proportion est du quart. Notons en passant que l'attitude de ces derniers journaux envers la radio diffère de celle des autres, car ils ne craignent évidemment pas la concurrence d'une de leurs propres entreprises.

Une fois le public atteint par le rayonnement, les journaux et les postes cherchent à le conserver en lui offrant de la variété : informations, instruction, récréation.

A première vue, on serait peut-être porté à croire que la concurrence entre la presse et la radio devrait surtout envahir le domaine de l'information. Le fait est que dans les premières années, la lutte a été très âpre, et, aujourd'hui encore, les journaux ne prisent guère les devants que prennent les postes. Et comme la radio peut diffuser une nouvelle à une seconde d'avis, elle est constamment en état de primer le journal. Néanmoins, les bulletins transmis par la radio lui proviennent presque exclusivement des journaux, en l'occurrence, des grandes agences de presse. Ces agences ont longtemps hésité avant de fournir leurs renseignements à la radio. Mais devant la menace d'une agence exclusivement radiophonique, elles ont cédé. La United Press a établi son service radiophonique il n'y a pas dix ans et l'Associated Press, il y a trois ans. Au Canada, la Canadian Press et la British United Press ont commencé encore plus tard. Aujourd'hui, ces agences travaillent autant pour la

radio que pour les journaux. Les postes ne voient plus la nécessité d'établir leurs propres services de nouvelles, bien qu'à l'étranger, la situation soit souvent renversée. Tous les jours, en effet, les agences de presse sont bien obligées de citer la radio de telle ou telle capitale pour justifier certaines de leurs informations.

Dans le domaine de l'éducation, la radio nous paraît, en règle générale, dépasser les efforts de la presse. Le journal moderne n'instruit plus, et encore, que par sa page éditoriale et quelques rubriques, de plus en plus « syndiquées », surtout aux États-Unis. La radio, pour sa part, offre tous les jours plusieurs émissions hautement éducatives : commentaires, causeries, forums, discussions, questionnaires et même concours. Bien plus, et compte tenu de certains programmes médiocres ou dégradants, la radio contribue davantage, depuis vingt ans, dans la province de Québec en particulier, à améliorer le parler populaire.

La langue parlée, en effet, beaucoup plus que la langue écrite, exerce une influence prépondérante sur la masse.

Pour ce qui est de la récréation, la radio arrive encore bonne première. Avec ses seize heures de variétés musicales et dramatiques, tous les jours, le poste récréé constamment tandis que la lecture d'un journal dépasse rarement la demi-heure.

Il ne faut pas oublier non plus que l'idée de récréation implique en soi une détente et qu'il est beaucoup plus facile d'écouter que de lire.

En troisième lieu, la publicité reste la grande source de cette méfiance de la presse à l'endroit de la radio. Cet antagonisme est-il bien fondé ? Il est permis d'en douter, du moins au Canada, pour l'instant. Aux États-Unis, il est vrai, la radio a fini par devenir, l'an dernier, l'instrument de publicité nationale le plus lucratif après avoir été deuxième, pendant dix ans. Si l'on ajoute la réclame

régionale et locale, le journal américain reste encore en tête. Au Canada, il est impossible d'obtenir des statistiques précises. Les postes d'entreprise privée ne divulguent pas leurs chiffres d'affaires. Toutefois, des compilations nous permettent de constater qu'à l'heure actuelle, les journaux recueillent cinq fois plus de réclame que la radio. Depuis 25 ans, les recettes publicitaires des journaux canadiens ont augmenté, sauf pendant la période extrême de la crise économique. Celles des postes aussi. Le journal conserve toujours l'exclusivité de la grande majorité des réclames, surtout celle du commerce au détail, la plus lucrative. Les grandes maisons d'affaires, loin de rogner sur leur budget de publicité graphique pour s'annoncer à la radio, l'ont au contraire augmenté, pour utiliser pleinement les deux moyens de rayonnement.

Au Canada, l'organisation radiophonique est mixte, en ce sens que l'entreprise privée et l'entreprise publique y co-

existent, sorte de moyen terme entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

L'entreprise publique est administrée par la Société Radio-Canada, de concert avec la majorité des postes privés. La Société a été créée par le parlement, en 1936, à la suite de diverses enquêtes. Tous les ans, les députés en comité étudient la situation radiophonique et font des suggestions aux Chambres.

L'attitude de la presse à l'endroit de la radio s'explique par l'incertitude de l'avenir. La radio, dit-on, va se transformer après la guerre. On nous promet diverses inventions merveilleuses ; le facsimilé, la modulation de fréquences, les ondes ultra-courtes et surtout la télévision.

De l'avis des journalistes eux-mêmes, la presse de demain devra, elle aussi, subir des modifications. On prévoit que le journal s'imprimera sur meilleur papier, qu'il publiera beaucoup plus d'images polychromes, de rubriques, bref, qu'il deviendra une sorte de magazine quotidien.

---

« L'Action Universitaire » revue officielle de l'A.G.D.U.M. s'adresse aussi à tous les universitaires canadiens.

---

# LE RESPECT DE L'OEUVRE D'ART

par

Rex DESMARCHAIS

Voici une anecdote rapportée à la page 422 du tome XXV des « Œuvres complètes illustrées » d'Anatole France, parue chez Calmann-Levy en 1935. L'auteur de *Thaïs* avait rédigé une étude sur la vie et l'œuvre de l'artiste P.-P. Prud'hon pour le numéro de Noël de *L'Illustration*. Le directeur, René Baschet, lorsqu'il envoya les épreuves à l'écrivain, lui signala que son texte dépassait de soixante lignes le cadre qui lui était assigné. Et il ajoutait : les retrancher « *serait manquer de respect à la beauté de votre article* ». Il préfère supprimer, dit-il, une des gravures qui ornent l'étude ou *ajouter une page à la revue*. Ajouter une page à *L'Illustration*, qu'on y songe ! Baschet l'ajoutera plutôt que de mutiler l'article. Voilà comment les directeurs de grandes revues françaises traitent la copie de leurs collaborateurs. Procédé d'homme civilisé. Ne pourrions-nous l'appliquer un peu chez nous ?

\* \* \*

Pour le plus grand bien des Lettres, les écrivains, les éditeurs, les directeurs de revues et de journaux doivent collaborer dans un esprit de sympathie et d'amitié. Les écrivains fournissent aux journaux et aux revues la matière la plus substantielle. Ils se servent ordinairement de l'intermédiaire d'un éditeur pour publier leurs livres.

L'éditeur reçoit le manuscrit de l'écrivain. Il le lit, le soumet à son comité de lecture. Après examen, on le juge publiable. Toutefois, on estime que des retouches, des coupures s'imposent, qu'elles amélioreraient l'ouvrage. Comment procédera l'éditeur ? Il rencontre l'écrivain,

expose et justifie ses suggestions. On discute. L'écrivain accepte ou refuse les modifications. Il arrive qu'on s'arrête à un compromis, qu'on fasse de part et d'autre des concessions. Jusqu'à la signature du contrat inclusivement, le manuscrit appartient à l'auteur à peu près comme l'enfant mineur à son père. Si l'écrivain et l'éditeur s'entendent, ils signent le contrat. Dans le cas contraire, l'écrivain remporte son ouvrage. En théorie, rien de plus simple, en pratique, les choses se compliquent.

En général, l'écrivain consent trop aisément à modifier son ouvrage. Il n'est pas toujours persuadé que les changements proposés l'améliorent. Il s'y résigne pour des raisons étrangères à l'art. Son abdication s'explique par l'état dans lequel il se trouve au moment de la discussion. Épuisé par le travail de création et de correction — des écrivains reprennent jusqu'à cinq ou six fois leur texte primitif — il n'a plus la force, la volonté de défendre l'intégrité de son œuvre. Il transige, il cède par lassitude, par dégoût. Ou bien, il obéit à de malheureuses considérations de gain. « Je vous donne tant pour votre manuscrit... si vous faites telle suppression, telle addition, tel changement ». Parfois, l'ouvrage en deviendra défiguré, méconnaissable. Soumis aux communes nécessités de la vie, l'écrivain se laisse séduire. Il cherche à se tromper lui-même : « Après tout, ces changements n'ont pas une telle importance ! » Il étouffe sa conscience d'artiste, il sacrifie l'essentiel — car l'essentiel pour *l'artiste* c'est son œuvre mais *l'homme*, lui, doit gagner son pain

et désire légitimement un minimum de confort. On ne saurait demander à l'écrivain d'être un héros doublé d'un ascète (Il est bien entendu que je ne parle pas ici des sublimes génies, des martyrs de l'art et de la littérature. Ils constituent des exceptions dans le bataillon des écrivains et ils échappent à toute règle). Créer une œuvre d'art, la porter à son point d'achèvement, cela exige déjà une vertu au-dessus de la moyenne. Et, pourtant, il faut déployer une vertu plus haute pour la défendre, la sauver. Qui luttera pour elle sinon son créateur ? L'éditeur ne se préoccupe pas uniquement de l'art : il doit maintenir son entreprise, en assurer le progrès. Il lui faut plaire au public le plus vaste possible ; par conséquent, le moins cultivé, le moins sensible à la beauté de l'expression, à la profondeur de la pensée et du sentiment. De plus, l'éditeur canadien-français est privé de ce qu'on nomme en France et aux États-Unis le grand public. Nos quelques milliers de lecteurs se soucient peu de la splendeur du style, de la justesse des descriptions, de la subtilité des idées, de la finesse des analyses et de la majesté des synthèses. Ce qu'ils veulent, c'est une lecture *intéressante*, c'est-à-dire : facile, édulcorée, de préférence teintée de niaiserie, empreinte d'un conformisme qui ne trouble pas leur routine d'esprit, fleurie d'un optimisme qui les rassure. Les peintures vives blessent la sensibilité, les coups de sonde profonds troublent la quiétude, le combat des idées secoue l'intelligence. Comment l'éditeur travaillerait-il à l'intention d'une élite dans un pays qui compte quelques hommes remarquables mais où l'élite n'est qu'à l'état d'embryon ? Il s'agit pour lui de gagner la masse — à la vérité, une infime masse qui se moque éperduement de l'art, qui ne cherche qu'à se distraire sans effort intellectuel et que tout ouvrage un peu profond ou de littérature pure rebute. L'écrivain peine à créer une œuvre d'art ;

l'éditeur s'efforce d'écouler une marchandise. Buts dissemblables ! Toutefois, l'un et l'autre sont (devraient être) au service des Lettres s'ils veulent demeurer dignes de leur nom, de leur métier. Ensemble, ils ont à former leur public.

\* \* \*

#### *Expériences :*

Je rencontre au restaurant un jeune écrivain que je connais. Son visage est rouge de colère. Indigné, il m'explique : « Je sors de chez l'éditeur XXX. Je lui avais soumis le manuscrit de mon roman. Il le publierait si... imaginez ! j'enlevais une quinzaine de pages, des pages capitales, la clé de voûte ! Ah ! crétin ! » Et il me lit les quinze pages qui, en effet, sont d'une assez bonne venue. J'examine mon jeune ami avec intérêt. Qu'elle est généreuse l'indignation qui l'enflamme ! Qu'elle est belle la révolte de l'artiste qui défend sa création ! Mais elles passeront. Chez les plus fiers, les épreuves, et davantage les coups d'épingles de la vie, usent les saillants de l'intransigeance. Lorsque je présentai mon premier roman à un éditeur, il voulut en supprimer les deux derniers chapitres et les remplacer par un court épilogue. Il prétextait qu'ils formaient un supplément inutile. Ses raisons ne me persuadant guère, je publiai ailleurs. Plus tard, j'ai appris que mon homme, qui se croyait pratique et n'était pas fin, cherchait en toute occasion à épargner le papier et le travail typographique.

Tous nos éditeurs n'ont pas reçu le génie au berceau, la culture et le goût sur les bancs du collège. Au temps béni de la folle jeunesse, deux copains et moi avions joué un tour pendable à un de ces messieurs que je ne nommerai pas. Il s'était montré par trop béliâtre et nous avions décidé de nous venger. Nous avions dactylographié *Adolphe* et l'un de nous lui avait présenté le texte comme son propre ouvrage. Au bout d'une semaine, le mercantile retourna au pseudo auteur. Il motivait son refus en ces termes : « Histoire insi-

gnifiante, dépourvue de tout intérêt. Pourtant, vous semblez avoir du talent. Ne vous découragez pas, travaillez ferme, mon jeune ami, vous finirez par produire quelque chose ». Ce jugement sur un des chefs-d'œuvre du roman psychologique français et universel fut prononcé en 1935, à Montréal ou à Québec, par un éditeur canadien-français mort depuis — d'un accès de discernement ?

\* \* \*

*Souvenir :*

Un jour, j'entrai dans l'atelier d'un peintre de mes amis. Affaissé sur un coffre devant son chevalet, il paraissait abattu, en proie aux idées noires. La critique et le public avaient bien accueilli son récent salon, il avait vendu toutes ses toiles un bon prix. Je m'étonnai de sa tristesse. « Vous, écrivains, dit-il, vous êtes favorisés. De précieuses reliures enchâssent chacun de vos ouvrages imprimés sur de beaux papiers et vous les gardez dans vos bibliothèques. La condition du peintre est bien différente ! Il abandonne ses tableaux, il vend ses enfants ! Ah ! le cruel dépouillement ! Il y a un mois, quarante toiles ornaient les murs ici. Vois, on dirait que la mort a passé. Je ne me décidais pas à exposer. J'étais attaché à mes peintures, j'aurais voulu les conserver. Je ne pouvais me payer ce luxe. » Il tira de sa poche une poignée de dollars : « Je me suis dépouillé en échange de quelques billets. Mes toiles se sont éparpillées. Où échoueront-elles dans cinq ou dix ans ? Les reverrai-je jamais ? Tu comprends ma mélancolie, n'est-ce pas ? »

Je comprends, je respecte l'attachement qui lie l'artiste à sa création. Je plains les statuaires, les peintres qui la voient se disperser par le monde, courir l'aventure et les risques. Pressés par la nécessité, ils livrent au commerce ce qui n'était pas fait pour lui. Ne calomnions pas le commerce : c'est l'une des plus utiles conquêtes de la civilisation et l'un des meilleurs agents de sa diffusion. Mais l'ar-

tiste a si peu l'âme mercantile ! Il éprouve si médiocrement le goût de trafiquer ! Il apporte tant de naïveté et de maladresse aux tractations commerciales ! L'argent qu'il reçoit compense-t-il à ses yeux la privation de ses œuvres ? Il vend son rêve concrétisé, le fruit de sa souffrance et de sa joie. Devant son atelier nu, il connaît la douleur du père qui, ses enfants partis, erre dans la maison vide. C'est dans la générosité de son âme, dans l'âpre ivresse du sacrifice, dans la persuasion que la beauté appartient à tous et n'est réservée à aucun que l'artiste puise son unique consolation. L'homme procréé des enfants pour qu'un jour, s'éloignant de lui, ils vivent leur propre vie et continuent la marche de la race humaine. L'artiste crée des objets de beauté qui, dispersés au loin, rayonneront à travers le monde des reflets de l'éternelle Beauté. Les hommes ne seraient-ils pas plus barbares, plus cruels, plus désespérés qu'ils ne sont, s'ils n'avaient pas pour les polir, les adoucir, leur parler d'espoir ces témoignages sensibles d'un monde meilleur, ces réminiscences d'un Paradis perdu, ces émanations d'un invisible foyer : les créations les plus hautes de l'art affirment par leur seule existence que tout n'est peut-être pas insensé de nos plus beaux rêves, de nos plus audacieuses espérances. L'artiste qui se réserverait les fruits de sa création témoignerait d'un criminel égoïsme. En les distribuant, il n'en accomplit pas moins un sacrifice méritoire dont on ne doit pas méconnaître la rigueur. L'odieux, c'est qu'en bien des cas, de malhonnêtes intermédiaires exploitent la candeur de l'artiste et son inexpérience dans le domaine pratique.

A première vue, l'écrivain semble plus favorisé que le peintre et le sculpteur. Si l'on y regarde de près, son sort n'est pas plus enviable. Les amateurs, les critiques qui visitent un salon ne songent pas à mutiler les toiles, les statues. On accepte l'œuvre picturale ou sculpturale telle

qu'elle apparaît dans le cadre ou sur le socle. On n'entend point dire que l'acquéreur d'un paysage le retouche, que l'acheteur d'un marbre ou d'un bronze les remodèle. Le manuscrit, avant d'atteindre à l'imprimé qui est sa forme définitive, subit le jugement de l'éditeur et de son comité, du directeur de revue ou de journal. De cette épreuve, il ne sort pas toujours intact.

\* \* \*

#### Deux cas :

Je connais un homme qui mérite le titre d'écrivain bien qu'il n'ait jamais publié. En effet, il conserve dans ses tiroirs trois romans manuscrits. Aucun éditeur canadien-français n'a accepté leur texte intégral, le romancier n'a jamais voulu le modifier. En juillet 1939, il entra en relations avec un éditeur parisien. Les pourparlers étaient en cours lorsque la guerre survint.

J'ai lu les trois romans manuscrits. Ils fourniraient un apport de valeur à notre littérature romanesque. Ils projettent des clartés implacables dans les abîmes de la passion. Avec une liberté, un feu, une pénétration dignes de Constant et de Stendhal, l'analyste a exploré les profondeurs de la conscience de ses personnages, éclairé les régions ténébreuses de leur imagination, ouvert les replis de leurs cœurs. Il les a fait s'exprimer entièrement : leurs idées audacieuses, leurs sentiments équivoques, leurs sensations raffinées ou brutales sont amenés à la lumière. Je n'affirme pas qu'il ait réussi l'équivalent du *Rouge et le Noir*, d'*Adolphe*, de *Sapho*, de *La Porte étroite*. Mais entre la vigueur et l'audace d'esprit des maîtres du roman psychologique français et la hardiesse intellectuelle de ce romancier de chez nous, il y a de fortes analogies. Si *Le Rouge et le Noir*, *Adolphe*, *La peau de chagrin*, *Madame Bovary*, *La femme pauvre*, *Corydon* paraissaient, signés de noms canadiens-français, en 1944, chez un éditeur du Québec, quel accueil réserveraient

à ces ouvrages nos critiques, notre public ? Quelles réactions provoqueraient-ils ? Comment les jugerait-on, eux et leurs auteurs surtout ? On ne se demande pas cela sans inquiétude. Il y a quelques années, la publication d'une nouvelle pourtant anodine de Jovette Bernier, *La chair décevante*, troubla la mare de nos Lettres, souleva du scandale. La tartufferie nationale, cette éternelle don Quichotte, leva la bannière de la croisade.

Un tout jeune écrivain, impressionné par la vie de Charles Péguy, décida de marcher dans les traces du grand écrivain. Ce garçon de vingt ans a accompli un tour de force. Il étudia d'abord durant une année la lynotypie et la typographie. Puis, il acheta de ses économies une petite platine qu'il installa dans la cave de la maison paternelle. Il y composa à la main et imprima le livre qu'il avait écrit. Enfin, il fut son propre éditeur et vendeur. J'ai le volume en mains : le texte qui couvre 180 pages est exécuté avec un soin amoureux, un sens remarquable de l'harmonie des détails et de l'ensemble. Les lignes et le cadre ont une régularité parfaite, les marges sont bien proportionnées à la page. Sur le papier de nuance ivoire, la frappe des caractères, choisis avec goût, ressort nettement, ni trop noire ni trop pâle, égale d'une section à l'autre. Rien d'aussi agréable à l'œil qu'une de ces pages, couronnée du titre en rouge. Combien ce petit livre d'une présentation sobre et nette dissimule de courage, d'application, d'étude, d'effort ! Né d'un miracle ? Non ! Il dit la réussite d'une volonté, d'une discipline, d'un amour. L'art de l'écrivain et celui de l'imprimeur sont liés, l'un complétant l'autre. Un écrivain épris de son art attache une grande importance à l'impression de son manuscrit, y voit le visage achevé de sa création. Dans l'édition complète et définitive de son œuvre, il salue son vrai monument, la châsse qui conservera à la postérité sa mémoire, sa pensée, l'essence de sa personnalité, tout ce

qui en lui mérite de ne pas périr. L'édition soignée de ses ouvrages vaut mieux pour l'écrivain que le buste en bronze sur la place publique.

Imaginons ce qu'un Gide, ce jongleur des idées, ce maître du style, ce ciseleur de la phrase, éprouve de calme confiance et de joie lorsqu'il voit son œuvre complète mise à l'abri dans la somptueuse édition de la N.R.F. Figurons-nous la satisfaction que goûterait Sainte-Beuve à relire son *Port-Royal* dans l'édition de *La Connaissance*, Stendhal ses œuvres complètes dans l'édition de la *Librairie ancienne Honoré Champion*.

\* \* \*

Il importe de marquer que tous nos éditeurs ne méritent pas la raillerie ou l'anathème. Qu'en général, ils se montrent prudents, on ne saurait les en blâmer. En plusieurs circonstances, ils ont fait (et ils continuent à faire) preuve d'initiative, d'audace ; ils ont témoigné de désintéressement et d'un amour éclairé des Lettres. En pourrait-on citer un qui se soit enrichi ? Par contre, plusieurs ont failli ou ne se maintiennent qu'à force de volonté et d'adresse. Quelques-uns se compromettent dans le lancement d'un ouvrage. Leur fonction est ingrate. Lancent-ils un roman, un essai de tendances anticonformistes, ils savent que l'ouvrage n'intéressera qu'un public très restreint, sera en butte aux attaques d'un moralisme étroit ou hypocrite, caricature de la morale chrétienne. En temps normal, la condition de l'éditeur canadien-français est beaucoup plus instable, menacée, délicate que celle de l'éditeur parisien ou français. Dans notre milieu, le service de l'Esprit requiert de l'écrivain et de l'éditeur une force morale, un désintéressement supérieurs au niveau commun. Qu'est-ce qui nous soutient tous dans la poursuite d'une tâche où il y a peu de consolation à espérer et moins encore d'argent à gagner ? L'espoir, toujours déçu, toujours vivace, d'imposer une œuvre à la frivolité générale. Et la

certitude que l'Esprit, au travers les épaisseurs de sottise et d'hypocrisie, trace quand même, ouvre lentement, infailliblement, sa route de lumière et de vérité.

Comme il existe une inévitable solidarité entre l'écrivain et l'éditeur, ils devraient l'un et l'autre communier au même idéal, coopérer à sa victoire. L'éditeur dessert l'écrivain et les Lettres, trahit ses propres intérêts lorsque, par lésine ou par crainte, il propose d'abrégéer ou d'affadir un ouvrage. Il vaudrait mieux qu'il le refusât carrément, avouant qu'il ne veut pas prendre le risque, que ses ressources ne le lui permettent pas. Qu'un éditeur refuse d'embarquer dans un bateau qui lui paraît peu sûr, c'est son droit. Mais on lui dénie le droit de triturer, de mutiler un ouvrage.

\* \* \*

En littérature, comme en peinture et en sculpture, on doit respect à l'œuvre d'art, les gens sensés le reconnaissent. Mais qu'est-ce qu'une œuvre d'art en littérature ? On se laisse trop impressionner par le *volume* d'un ouvrage littéraire, le *nombre* de pages qui le composent. Nous ne sommes pas ici aux urnes électorales. La valeur d'un ouvrage n'a aucun rapport avec son étendue, son nombre de pages. Un poème de dix mille vers, un essai de cinq cents pages, un roman en six tomes peuvent fort bien n'être pas du tout des œuvres d'art ; un sonnet, un conte, une courte étude peuvent l'être. *L'Albatros* de Baudelaire, *Un cœur simple* de Flaubert, *Le lépreux de la cité d'Aoste* de de Maistre pèsent plus dans la balance du beau que d'interminables tragédies, que certains romans-fleuve, que des in-folio de délayage. Menue chose qu'un rubis au creux de la main ! Mais elle vaut plus qu'une tonne de vil métal.

Ces dernières considérations m'amènent à dire un mot des relations de l'écrivain et du directeur de revue ou de journal. Tous les directeurs n'ont pas le respect de la copie de leurs collaborateurs. Certains

la cisailent, l'étirent ou la raccourcissent, l'arrangent à leur fantaisie. Et l'idée ne leur vient même pas d'avertir ou de consulter le collaborateur. Lorsque la revue ou le journal paraît, l'écrivain a toute la primeur de la surprise. Qu'il se chagrine et s'indigne d'un pareil sans-gêne, c'est bien compréhensible. Pensée et forme, son ouvrage méritait plus de considération ; lui-même pouvait s'attendre à plus d'estime, à des procédés plus polis. Là où il y a une littérature, on s'étonne de rencontrer de tels sauvages.

La plupart des directeurs consultent le collaborateur avant de toucher à son texte. Mais quelques-uns ignorent les délicatesses élémentaires, la simple politesse. J'ai entendu un de ces messieurs proclamer : « Je paye la copie, donc elle m'appartient ! » D'abord, pour ce qu'il payait !... il aurait pu réfléchir qu'elle ne lui appartenait pas tout à fait. Ce brave homme a un travers qui serait drôle s'il était moins crispant. Directeur de revue, il se croit homme d'affaires de premier plan, il caresse l'illusion qu'il est un *businessman* de la carrure de ceux qu'il a vus dans les films américains. Il affecte de la rondeur, s'applique à la désinvolture et à l'impolitesse, mâchonne un gros cigare dont il vous envoie la fumée au visage. Il paye « rubis sur l'ongle » le marchand de papier, l'imprimeur, les employés de bureau, les illustrateurs. Il réserve tout son mépris à la vulgaire engeance qui pond la copie. A ses yeux l'écrivain est quantité négligeable : un bohème, un crève-la-faim, un lunatique, une poire surtout. Il lui tend d'un geste dédaigneux deux ou trois dollars pour le manuscrit qui couvrira trois ou quatre pages de la revue. Quoi ! Il n'est pas content le scribe ? Il veut encore qu'on respecte son texte, qu'on ne le potasse pas ? Poète ! Idiot ! Ne l'a-t-on pas payé ? Une marchandise payée est-elle, oui ou non, propriété de l'acheteur ?

Oh ! ces *businessmen* en carton-pâte !  
Oh ! ces produits artificiels et grotesques

de la faune laurentienne ! Quel satirique écrira donc : « Le groin devant l'écrin » ?

Je viens d'esquisser un personnage qui, malheureusement, n'est pas fantaisiste. Pour le progrès de notre littérature, souhaitons qu'il disparaisse.

On rencontre par bonheur chez nous un type opposé de directeur de revue et de journal. J'ai collaboré au *Canada*, puis à *L'Ordre* sous la direction d'Olivar Asselin. Il ne changeait de son chef ni une phrase ni un mot de la copie. Pourtant Asselin, le mieux renseigné de nos linguistes, eût pu faire des corrections, surtout lorsqu'il s'agissait de l'article d'un débutant. Il ne se les permettait pas. Il convoquait le collaborateur à son bureau, lui indiquait les modifications qu'il jugeait opportunes, discutait, exposait ses raisons, écoutait attentivement et sans parti-pris celles de son interlocuteur. Asselin cédait toujours à la raison. Un jour, quelle ne fut pas ma surprise, il me demanda la permission de modifier la ponctuation d'un paragraphe. « Mais faites ! m'écriai-je. Quelle importance cela a-t-il ? » Il leva les paupières : « Beaucoup d'importance ! La ponctuation n'est pas une fantaisie dans le français écrit. Si vous la négligez, vous tomberez bientôt aux négligences plus graves. » Et, corrigeant avec moi, il me fit un petit cours de ponctuation, justifia le changement ou le déplacement de chaque signe. Que n'ai-je retenu fidèlement sa leçon !

Observant les conditions géographiques particulières des Canadiens français, les dangers de leur environnement, il répétait : « Si nous voulons que la langue française subsiste en notre pays, il faut que les écrivains, les journalistes maintiennent sans défaillance sa pureté. » « Les écrivains, les journalistes français, ajoutait-il, peuvent se permettre plus de liberté que les nôtres parce que la langue française est plus riche et vigoureuse, moins insidieusement menacée en France qu'ici. » Et il s'efforçait de prêcher d'exemple plus

que de parole. De là l'accusation de purisme que des têtes légères et superficielles ont portée contre lui. Pour ma part, le souvenir des conseils d'Asselin m'a toujours défendu contre la tentation de participer à la création d'une langue canadienne, langue qui naîtrait d'un mélange de français, d'anglais et de canadianismes. Des amis aînés, écrivains de talent, Albert Pelletier, Claude-Henri Grignon ont préconisé cette création. J'ai toujours refusé de les suivre sur ce terrain que j'estime peu fécond, périlleux : sables mouvants où notre littérature risque de s'enliser. Pour bâtir, mieux vaut le roc de la pure langue française.

Le directeur de *L'Ordre* aimait et respectait son métier, se faisait une haute idée de l'œuvre littéraire même sous la forme de journalisme. La langue naît, s'enrichit, mûrit ses sèves et ses suc dans la profondeur obscure des couches populaires mais c'est au grand soleil, dans les œuvres des écrivains, poètes et prosateurs, qu'elle épanouit ses fleurs délicates, éclatantes, embaumées. L'écrivain et son œuvre ne se dissocient pas. Détériorer un ouvrage, un simple article, c'est froisser le caractère de son auteur, amoindrir sa force créatrice. Déformer la pensée de l'écrivain, c'est le blesser au plus intime de sa personnalité. L'homme et l'écrivain ne font qu'un : qu'on touche la pensée de celui-ci, c'est l'esprit et la chair de celui-là qui accusent le coup. Si les cadres d'une revue, les colonnes d'un journal ne peuvent supporter la pression d'une pensée vigoureuse et libre, d'un style vivant et dru, que les directeurs choisissent les seuls collaborateurs qui conviennent à leurs cadres vermoulus et à leurs colonnes branlantes.

\* \* \*

Avant de clore ces notes, une mise au point me paraît nécessaire. Je crois et je répète qu'on ne doit avoir aucune indulgence pour les éditeurs, les directeurs de revues et de journaux qui se conduisent

comme des goujats ou jouent ridiculement les *businessmen*.

Mais...

Le temps du romantisme est passé qui croyait que l'écrivain fût un surhomme, un demi-dieu inspiré, tel Moïse, et conversant face à face avec le Dieu terrible sur un Sinaï ceint de noirs nuages et d'éclairs terrifiants. L'ère des poètes chevelus au faciès tragique est close ; l'époque des écrivains qui trouvaient leurs révélations dans les paradis artificiels a rejoint les vieilles lunes. Ces sottises défuntées, ces heures mortes d'un dérangement de l'esprit laissent peu de regrets. L'écrivain ne jouit pas de tous les droits dans l'exemption de tous les devoirs. Aujourd'hui, on le considère à juste titre comme un *homme*, on lui reconnaît les droits et on lui impose les devoirs propres aux hommes.

Certes, l'écrivain, s'il veut accomplir loyalement son œuvre, doit disposer de loisirs suffisants et d'une liberté raisonnable d'expression. Les ouvrages d'imagination (et toute œuvre littéraire) procèdent d'une part d'inspiration. Mais l'inspiration, la liberté de s'exprimer, les loisirs ne sont pas *tout* pour l'écrivain. Des gens qui se prétendent des dons d'écrivain, qui ont l'indépendance matérielle et de beaux loisirs, ne produisent à peu près rien. Ils gaspillent leur liberté, ils rêvassent, ils diffèrent à un plus tard qui ne vient jamais la réalisation. Qu'attendent-ils ? Qu'on les pousse ! Qu'on secoue leur torpeur, qu'on les force à tirer les fruits des germes qui moisissent en eux. Qu'on les aiguille sur une voie, qu'on leur donne un sujet, qu'on leur ordonne de le traiter. Alors, ils s'éveillent et, grommelant peut-être, ils produisent un ouvrage de valeur, un chef-d'œuvre, qui sait ! Le travail commandé ne réussit jamais en littérature ? Idée romantique qui ne résiste pas aux faits. La plupart des chefs-d'œuvre du théâtre classique français furent écrits pour le plaisir de Louis XIV et l'amusement de sa cour.

C'est à la demande de madame de Montespan que Racine composa *Esther* et *Athalie*. A la suggestion de ses amis de Port-Royal et engagé dans leur querelle contre les Jésuites, Pascal rédigea les *Lettres provinciales* et jeta sur le papier les immortelles notes qui devinrent les *Pensées*. C'est par le fait qu'il fut précepteur du Dauphin que Bossuet écrivit le *Discours sur l'histoire universelle*. On pourrait multiplier ces quelques exemples illustres.

Intelligents, cultivés, amis des bonnes Lettres, un éditeur, un directeur de revue ou de journal font des suggestions judicieuses à leurs auteurs et collaborateurs, les orientent sans en avoir l'air, leur évitent les faux pas, les engagent en des voies fécondes. C'est là affaire de tact, de bienveillance, d'amitié, d'amour de la littérature. L'écrivain, s'il se rebiffe avec raison contre les procédés incivils, entend les suggestions sensées, les conseils fondés dits sur un ton amical. Fabre-Luce raconte dans sa biographie de Benjamin Constant qu'*Adolphe* fut lu, commenté et discuté dans les salons européens (à l'époque existait une civilisation européenne) les deux années qui précédèrent sa publication. Constant fit sans doute son profit de remarques justes et retoucha son manuscrit. Ce qui ne signifie pas qu'il suivit tous les conseils prodigués, accepta toutes les modifications suggérées. Son roman n'eût jamais paru. Que ne pouvons-nous confronter le manuscrit primitif avec le roman imprimé !

Asselin avait le souci de cultiver les aptitudes particulières de chaque collaborateur. Il me laissait libre de choisir mes sujets. Si je lui demandais conseil, il me priait de lui apporter des fantaisies, des portraits imaginaires. Un jour, il y avait sur sa table de travail trois ouvrages récents sur l'histoire des pays de l'Europe centrale. Je priai Asselin de me confier la critique de ces livres. Il sourit légèrement, la cigarette collée au coin de la

bouche : « Vrai, ça vous intéresserait ? Je ne vous crois pas très calé en histoire de l'Europe centrale. Ne pensez-vous pas que je devrais remettre ces ouvrages à quelqu'un... de plus renseigné, soit dit sans vous froisser ? Je vous donnerai d'autres livres. » A mon tour je souris et reconnus que je manquais de familiarité avec l'histoire des Balkans. J'aurais fait un compte rendu superficiel, la critique historique ne m'ayant jamais convenu.

\* \* \*

J'ai rapporté quelques petits faits, parfois d'ordre personnel, dans le dessein de montrer la bonne influence qu'un éditeur, un directeur de revue ou de journal peut exercer sans qu'il y paraisse, sur ses auteurs et ses collaborateurs. Le respect de l'œuvre d'art ou, plus exactement et modestement, de l'ouvrage littéraire, se concilie avec les droits légitimes de l'éditeur, du directeur de revue ou de journal. Ce que, de part et d'autre, il importe par-dessus tout d'éviter, c'est le ton cassant, les vaines susceptibilités, les procédés de barbare. Le respect de l'ouvrage littéraire de la part de l'éditeur et du directeur, la compréhension de la part de l'écrivain des charges et des difficultés de l'éditeur et du directeur contribueront à établir entre eux des liens de sympathie et d'amitié. Ces excellentes relations accroîtront la qualité de la littérature. Et une littérature plus forte, plus vivante, plus intéressante vaudra à nos maisons d'édition, à nos revues et à nos journaux des lecteurs plus nombreux, des profits plus considérables. Les éditeurs soi-disant *businessmen* comprendront-ils jamais que l'écrivain n'est pas leur adversaire mais la *première source* de leur prospérité ? Si le marchand de papier, le typographe, l'imprimeur, le libraire ont leur part à la fabrication et à la diffusion du livre, l'écrivain, lui aussi, y apporte bien sa petite contribution. Il fournit la *matière* qui a son intérêt entre les cadres et les colonnes, prétendent les gens impartiaux.

# LA SUBCONSCIENCE D'INFERIORITE

*par*

Philippe HURTEAU

« Si les Canadiens français réussissaient à surmonter leur inferiority complex, » me confiait récemment l'un de mes braves amis de langue anglaise, « ils auraient tôt fait de redevenir maîtres chez eux. »

Vous imaginez la discussion qui s'ensuivit. Je me bornai à admettre que l'inferiority complex avait fort bien pu, à un moment donné de notre histoire, accentuer notre rétrogression économique et qu'il entravait encore notre progrès dans une certaine mesure. Je soulignai, bien entendu, que notre situation est attribuable à des causes encore plus profondes. Puis je rétorquai : « Si les Canadiens anglais parvenaient à se dépouiller de leur inferiority complex, ils réussiraient à apprendre le français, n'hésiteraient pas à le parler, affichant ainsi cette supériorité incontestable que confèrent à quiconque la maîtrise de deux langues et la participation à deux cultures. Pour la grande majorité d'entre eux, notre problème national cesserait d'être une énigme et il se lèverait sûrement dans leur camp une armée d'hommes de bonne volonté pour fustiger les Drew, les Shields, les Bruce et les Church atteints précisément d'un inferiority complex, à vrai dire irréductible, qu'ils posent en obstacle à l'achèvement d'une unité nationale éminemment désirable. Si les Canadiens anglais ne souffraient pas d'inferiority complex, ils feraient passer le Canada avant l'Angleterre, avant l'Empire, comme c'est le devoir de tout Canadien selon le conseil du regretté Lord Tweedsmuir. Bref, délivrés de leur mentalité de coloniaux, ils ne toléreraient pas que nous obéissions aveuglément aux dictées parfois assujettis-

santes de Londres, de Washington ou de toute autre puissance. » Inutile de vous dire que la discussion, comme toutes celles du genre, prit fin sur le même ton amical qui avait présidé à sa naissance et que nous décidâmes tous deux de méditer sur l'inferiority complex de nos groupes ethniques respectifs.

Cet inferiority complex, dont on affuble libéralement les Canadiens français, ne serait donc pas leur apanage exclusif. Donnons-lui, si vous le voulez bien, un correspondant français : la subconscience d'infériorité. C'est, en effet, un sentiment beaucoup plus instinctif que raisonné. Et risquons la définition suivante : « l'appréhension persistante d'un état d'inaptitude à la réalisation ».

C'est un mal qui prend racine dans l'imperfection même de la nature humaine, dans l'inexorable lutte pour la vie qui dresse constamment l'homme contre les éléments naturels, l'inertie matérielle, aussi contre son semblable. Tous les hommes peuvent donc accuser une certaine dose de subconscience d'infériorité. Elle vient occasionnellement paralyser leurs facultés, les plonger dans un état d'insécurité latente et, en définitive, leur barrer la route du succès.

La subconscience d'infériorité se traduit de diverses façons, donnant lieu au « subconscient d'infériorité » ou à l'appréhension persistante d'un état d'inaptitude particulière à la réalisation.

L'enfant qui ressent de la jalousie pour son frère à cause des attentions particulières que reçoit ce dernier au sein d'une même famille ; celui que sa petite taille tracasse et empêche de s'affirmer ; le cam-

pagnard devenu citadin que gêne dans son activité sociale l'appréhension d'avoir conservé un fonds de rusticité ; l'employé qui balbutie devant son patron de crainte de l'indisposer ou d'être congédié s'il se conduit tout simplement en homme libre ; l'autochtone capable de se faire comprendre dans une langue étrangère et qui se refuse à la parler de peur de bredouiller et de s'exposer à la risée de son interlocuteur ; le Canadien français qui prétend que les siens n'ont pas la bosse des affaires, voilà une série hétéroclite de subconscients d'infériorité qui se retrouvent dans la vie quotidienne.

S'il est vrai qu'ils renferment un élément de persistance, il reste que les subconscients d'infériorité sont loin d'être indéradicables. L'homme en acquiert généralement dès sa prime jeunesse, au fur et à mesure qu'il prend contact avec les réalités de l'existence. Il a pour lutter contre eux une provision congénitale de fierté susceptible d'être efficacement raisonnable par l'éducation et l'instruction. Encore faut-il que ces dernières soient orientées, pour ainsi dire, dans le sens de la supériorité, car il est vrai qu'une fois faussées, elles peuvent autant faire naître ou aggraver les subconscients d'infériorité que les extirper ou les atténuer.

C'est donc dire qu'à ce point de vue, comme à bien d'autres, l'éducateur et l'instituteur assument de lourdes responsabilités. Combien de parents, combien d'instituteurs n'ont-ils pas à se reprocher d'avoir mal préparé à la vie, les uns leurs enfants, les autres leurs élèves, en étouffant le bien tout en voulant supprimer le mal. Par un usage inopportun de la verge ou par un abus de réprimandes ils auront miné gravement la confiance que l'enfant pouvait avoir en lui et graduellement éteint son initiative. C'est ainsi que des êtres remarquablement doués s'avancent en boitant dans la vie, tout écrasés qu'ils sont du manteau de la subconscience d'in-

fériorité. Il ne m'appartient pas de faire le procès de notre système d'éducation. Qu'il suffise de constater une plaie que nos efforts ont fort heureusement tendu à refermer en ces dernières années, car je crois qu'il est passé de mise de conseiller à nos écoliers d'être « de bons employés ».

Les mieux préparés à la vie sont ceux qui ont réussi à vaincre la plupart de leurs subconscients d'infériorité. Mais il arrive que la vie ménage une atmosphère fertile à l'éclosion ou à la recrudescence de la subconscience d'infériorité. C'est le cas d'un industriel prospère qui assiste soudainement à l'effondrement de sa fortune. Le subconscient d'infériorité découlant d'un échec majeur est probablement le plus difficile à surmonter. Il est indispensable qu'alors l'intelligence, la volonté et les influences externes agissent de concert sur la victime pour lui inspirer de la ténacité et l'acheminer de nouveau sur la pente du succès.

Transposée sur la scène nationale, la subconscience d'infériorité opère des ravages beaucoup plus funestes que sur le plan individuel. En effet, ce n'est plus la vie d'un seul individu qu'elle menace, mais la marche en avant de toute une nation.

Les peuples, comme les individus, puisqu'ils en sont une agglomération, manifestent à divers degrés une subconscience d'infériorité. Les Canadiens français ne font évidemment pas exception à la règle. Quelques pages sombres de notre histoire, notamment la défaite militaire de nos ancêtres, le changement d'allégeance consécutif et l'apreté des tentatives d'assimilation, notre situation minoritaire actuelle au milieu d'un monde largement anglo-saxon, bref il semble qu'il existe une multitude de facteurs susceptibles de gagner dans certains milieux plus d'une adhésion à un plan d'assimilation bien élaboré, dont la clairvoyance d'une garde d'élite est jusqu'ici parvenue à prévenir

l'application. Il est possible que l'on table sur la subconscience d'infériorité des Canadiens français pour leur faire lâcher prise.

De toute façon, il importe que nous nous affranchissions le plus possible de ce sentiment d'infériorité. Il est indispensable que nous profitons des leçons du passé pour préparer l'avenir, que nous nous hissions au niveau matériel de nos compatriotes et que nous poursuivions avec eux, dans une entente mutuelle, l'édification d'un Canada plus grand et plus fort. Or, de toutes les forces vives qui nous aideront dans la poursuite de cet idéal par la répression de notre subconscience d'infériorité, je doute fort qu'il en soit de plus irrésistible que les leçons de notre histoire, de cette histoire que les hon. T.-D. Bouchard et Athanase David voudraient voir fondre en un manuel unique sous prétexte que l'exposé de certains faits nuit à l'unité nationale. Ceux-là, certes, sont irrémédiablement atteints d'un subconscient d'infériorité qui croient que l'on puisse accommoder l'histoire, au profit même de l'unité nationale, comme si l'historien ne se devait pas avant tout à la vérité. Les sinistres exploits d'un Colborne et d'un Haldimand, le Serment du test, la déportation des Acadiens, pourquoi retrancherait-on ces cruels épisodes de notre programme d'enseignement de l'histoire ? Je suis de ceux qui croient qu'on doit les mettre en relief tout comme la Saint-Barthélemy et les mauvais coups de Napoléon dans l'histoire de France, tout comme l'Inquisition dans les histoires de France, d'Italie et d'Espagne, qui n'ont rien de reluisant et qu'on n'a jamais songé à supprimer. Mais je suis aussi de ceux qui croient qu'il est souverainement injuste de rendre les générations présentes responsables des fautes des générations passées. De tous les péchés, il n'y en a qu'un qui soit originel, et il remonte bien avant la découverte du Ca-

nada. S'il y a quelque déficience dans l'enseignement de notre histoire, elle réside dans la méthode et non dans l'histoire du Canada elle-même. MM. Bouchard et David seraient bien avisés de revoir n'importe lequel manuel d'histoire du Canada pour se rendre compte qu'elle contient de merveilleux ferments d'unité nationale, tels la justice magnanime d'un général Murray, d'un lord Elgin, l'intrépidité d'un de Salaberry qui avec une poignée des nôtres mit toute une armée d'invasion en déroute, conservant ainsi le Canada aux Canadiens anglais autant qu'aux Canadiens français. Ils pourraient également s'arrêter aux luttes menées à bonne fin par un véritable gouvernement d'unité nationale, celui de LaFontaine et de Baldwin, qui ont valu au Canada le gouvernement responsable, pierre angulaire de notre édifice démocratique. Que de leçons aussi édifiantes n'y apprendraient-ils pas au point de faire volte-face dans la vallée des éternelles concessions et de sentir s'ébranler leur subconscience d'infériorité !

L'histoire nous offre, en effet, une arme merveilleuse pour combattre notre subconscience d'infériorité. Lorsque nous songeons à l'audace de nos découvreurs, au zèle héroïque de nos missionnaires, à l'opiniâtreté de nos ancêtres, à leurs hauts faits d'armes, à leur ténacité inébranlable, eux qui, après la cession, se sont rivés à la glèbe nourricière pour élever des familles nombreuses et donner au Canada français une élite qui sut lui assurer sa survivance, sauvegarder sa foi, sa langue et ses traditions et lui conquérir le droit d'égalité dans la nation, il n'y a vraiment pas lieu de rougir de nos origines, de penser un seul instant que nous sommes issus d'une race inférieure.

Tout peuple est en droit d'attendre des directives de son élite. Il est déplorable que cette dernière se dérobe parfois. Ainsi quels tristes services ceux qui prétendent

que nous sommes moins fins que les autres ne rendent-ils pas à un trop grand nombre d'entre nous ! Comment voulez-vous que le peuple ne soit pas rongé par la subconscience d'infériorité lorsque ceux qui ont pour mission de le diriger en donnent des signes publics. Je pense à une savante conférence prononcée, il y a quelques années, dans un milieu choisi, par un distingué prélat, pour qui j'ai d'ailleurs beaucoup de respect, où il était question de la pénurie de compétence chez les Canadiens français. Et ce qui est étonnant, c'est que dans le temps personne, à ce que je sache, n'a relevé cette assertion qui n'avait pourtant rien de dogmatique. En mettant les choses au pire, en admettant par hypothèse que ce fût vrai, il n'aurait pas fallu que ce fût dit, à plus forte raison par quel-

qu'un jouissant d'une grande autorité. Des compétences, il y en a toujours eu, il y en aura toujours chez les nôtres et il serait facile de dresser une liste de noms pour chaque domaine de notre activité.

Il ne s'agit pas de créer chez nous le mythe de la supériorité. D'autres peuples ont tenté de l'instaurer ; aussi ont-ils éprouvé de cuisantes expériences. Si les éducateurs, parents et instituteurs, voulaient redoubler d'efforts pour inculquer à l'enfant, tout en redressant ses torts, la conscience de sa force et de sa compétence, si l'élite s'appliquait à imprégner notre peuple d'un sens profond de fierté nationale, notre subconscience d'infériorité recevrait un coup tellement rude que les autres ne songeraient bientôt plus à nous en concéder le monopole.

---

## EN MARGE DE . . . . .

### ● MÉDECINE D'ÉTAT

Dire sa façon de penser est devenu un luxe qui demande du cran et de l'indépendance. Malheureusement, la plupart du temps, quand on est indépendant on ne se soucie guère de dire ce que l'on pense, même quand cela peut servir aux autres. On préfère se tapir dans un coin chaud, douillet, confortable, à l'abri de tout ce qui peut nous déranger et on laisse couler tranquille l'eau des événements ! La source quiète vient-elle à se changer en un torrent impétueux qui menace de tout emporter sur son passage, on ne s'en fait pas ! Pourquoi se soucier des tempêtes, voire du déluge, quand on est arrivé au pinacle et qu'on a des revenus qui nous permettent de nous désintéresser des temps troublés ! Cyrano qui claironnait sa façon de penser n'est plus à la page, mais le panache, quoi qu'on dise, a toujours sa valeur dans un monde bouleversé où le vrai courage s'impose encore à ceux qui savent l'admirer.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci tout simplement. Au nom du progrès, on voudrait mettre la médecine en tutelle. Nos gouvernants, avec des projets d'as-

surance-santé et d'assurance-maladie rêvent de s'emparer de la pratique de la chirurgie, de la médecine, de toutes les branches qui s'y rattachent. Or, le Dr Oscar Mercier, urologue de renom, professeur à la Faculté, homme indépendant de fortune, aurait pu garder le silence. Il vient de dire publiquement ce qu'il pense de cette question d'actualité. Il a servi les intérêts de la société et de sa profession.

Pour lui, tous les projets en cours aboutiront à la médecine d'État, à l'étatisation de la médecine. Il estime que ce serait un recul. Il l'a dit clairement. On peut effectuer des réformes sociales — et certaines d'entre elles s'imposent — sans toucher aux droits des médecins, sans prendre le risque de tuer le dévouement, le désintéressement, l'esprit scientifique d'une classe de citoyens pour qui le mot servir est un mot d'ordre bienfaisant. Que l'État s'occupe d'hygiène et de médecine préventive, soit. Que l'État prenne les commandes de la pratique de la médecine, non. Doctor Mercier dixit. Bene dixit. Bravo !

### ● DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

Un neuro-psychologue américain voit un futur délinquant chez tout jeune garçon qui a

une moustache précoce ! Tout beau, monsieur le savant, vous exagérez un peu ! Vous rappelez cet Anglais qui, après avoir vu à Boulogne une femme rousse, revint dans son pays avec l'idée qu'en France toutes les femmes sont rousses !

Ne nous hâtons pas de généraliser à propos d'un fait, voire de plusieurs faits.

Certes, il peut y avoir une relation entre la précocité d'une moustache et la délinquance, mais au point de vue scientifique on ne peut l'affirmer qu'après une longue étude basée sur un grand nombre de cas.

Le tort de la spécialité à outrance, c'est de croire que l'univers tourne autour du sujet qui nous intéresse : génie civil, architecture, droit, affaires, industrie, statistiques, hygiène, politique, cœur, poumons, reins, cerveau, maladies vénériennes, etc., etc.

Qu'on attache toute l'importance voulue à la question que l'on connaît, c'est tout naturel et il est juste et salutaire qu'il en soit ainsi, mais qu'on se garde bien de penser que tout gravite autour de notre profession, de notre métier, de notre spécialité ! Il y a autre chose. Heureusement !

C'est parce que notre psychiatre a oublié ce principe, qu'il voit un futur gangster chez tout éphèbe dont la lèvre supérieure est ornée de quelques poils soyeux ! Que dirait-il si je prétendais que tous les nouveau-nés qui naissent sans cheveux sont tous et irrémédiablement destinés à ne point avoir de cheveux à l'âge de quarante-cinq ans ! Il dirait que je suis dans la lune ! Il aurait raison... et pourtant j'ai autant le droit d'affirmer ceci qu'il a droit d'affirmer cela.

### ● LARGEUR D'ESPRIT

« L'évêque catholique de Bâle, dans son mandement de carême, a plaidé fortement en faveur d'une coopération plus étroite entre les églises chrétiennes qui, en Suisse, comprennent des communions de proportions plus ou moins égales. L'Église catholique, affirme-t-il avec insistance, ne peut ni ne voudra jamais renoncer à un seul de ses dogmes. Mais l'Église reconnaît la validité du baptême célébré dans les autres communions, et ce lien en lui-même constitue un fondement pour des attaches plus étroites. L'évêque déplore l'habitude d'inculquer dans l'éducation de la jeunesse le mépris et la raillerie des autres croyances ». (*The Universe*).

A ce sujet, on peut rappeler que le pater est exactement le même pour les catholiques et pour les protestants.

Le Dieu qui sonde les reins et les cœurs sait de toute éternité que la sincérité n'est pas l'apanage exclusif de tel catholique, de tel protestant, de tel mahométan, etc. Tout homme sincère qui pratique la religion dans laquelle il a été élevé a droit au respect de ses croyances, même si on ne les partage pas.

Il y a des gens de bien dans toutes les religions. Dans toutes les religions, il y a des mécréants, des sectaires, des fanatiques qui auront des comptes à rendre, au jugement dernier.

N'oublions pas que certains de nos frères protestants n'ont pas beaucoup de vaisseaux à brûler pour devenir des catholiques !

Serions-nous de vrais catholiques si nous allions les accabler d'un mépris qui n'aurait rien de commun avec la religion telle que nous l'a prêchée le Christ il y a quelque deux mille ans ?

### ● NOS TAUDIS

L'urbanisme aura un grand rôle à jouer dans l'après-guerre. En Europe d'abord où il faudra reconstruire des quartiers de villes, voire des villes entières. Les ingénieurs civils et les architectes auront du pain sur la planche, et les plans devront être conçus suivant les données de cette partie de l'hygiène qui a trait à la construction, à l'aération, à l'ensoleillement, aux terrains de jeux, aux jardins, etc.

C'est ainsi que la destruction de certains quartiers pauvres et malsains aura de bons résultats, puisqu'on les reconstruira de façon que les survivants de la tourmente jouissent d'un confort dont ils avaient été privés jusqu'à présent.

On serait presque tenté de regretter que les taudis dont l'existence dépère encore certains faubourgs de Montréal n'aient pas été démolis ! ce qui aurait été une bénédiction pour la santé publique !

Mais, au fait, la destruction de ces coins de misère et de maladie pourrait être accomplie après la guerre. Ce serait une manière intelligente et pratique de prévenir le chômage.

On a trouvé de l'argent pour la guerre, ne serait-il pas juste alors qu'on en trouve pour les œuvres de santé publique ?

On a beaucoup parlé et beaucoup écrit sur les taudis. On a étudié la question sous tous

ses angles. Si on prenait maintenant la résolution de les raser et de les remplacer par des maisons saines et habitables !

C'est plus qu'une boutade.

Si ce n'est qu'un rêve, ce serait un malheur pour les nôtres ! Espérons que ce rêve se transformera en une réalité de bois et de brique — pour le plus grand bonheur des humbles, des pauvres, du peuple.

## ● L'AUBE DE LA LIBÉRATION

Au Canada français, on ne saurait se désintéresser des événements formidables qui se passent en Normandie. Le sang qui coule dans nos veines nous rattache à notre ancienne mère patrie, et ce n'est pas sans une émotion indicible que nous avons appris le débarquement des Alliés sur la côte normande. La fameuse muraille de l'Atlantique n'est pas infranchissable. La revanche de Dunkerque commence. Certes, la route qui conduira à la victoire finale sera peut-être longue, elle sera jonchée des cadavres des nôtres, mais si coûteuse et si sanglante qu'elle soit, c'est la délivrance de la France qui est en jeu, et sans la libération de la France, peut-on croire à la survie de la civilisation ?

Quand ces lignes paraîtront, les Russes auront peut-être envahi la Prusse orientale et

ils resserreront leur étreinte sur la forteresse soi-disant imprenable de l'Europe conquise par Hitler ; les Alliés auront probablement effectué d'autres débarquements en France ou ailleurs ; l'Italie sera probablement aux mains de nos armées. Souhaitons-le, car ce sera le commencement de la victoire contre les hordes barbares qui croyaient asservir l'univers.

La justice immanente finit toujours par renverser les châteaux de cartes élevés par ceux qui se croient des surhommes. Malheureusement, l'effroyable aventure aura coûté des millions de vies humaines et des milliards de dollars qui auraient pu être dépensés pour sauver des millions d'existences !

Si, au moins, la présente guerre pouvait être la dernière, la « der des ders » comme disaient les Poilus en 1918 !

Est-ce que nous nous acheminons encore vers une grande illusion ? Aurons-nous la force, le cran, la volonté ferme et inébranlable d'abattre à tout jamais la morgue et la puissance prussiennes ? La moindre magnanimité à l'égard des vaincus permettra aux germes du pangermanisme de vivoter, de vivre et de se développer lentement mais sûrement, jusqu'au jour où nos petits-fils seront obligés de verser leur sang pour le salut de la liberté et de la civilisation !

GUY SAUVAGE

---

Lisez et faites circuler notre numéro spécial d'octobre. Le rôle de l'Université dans le monde d'après-guerre, tracé par des collaborateurs choisis dans les grandes facultés ou écoles.

---

## LE MOIS INTERNATIONAL

Du fait des vacances universitaires, la présente chronique porte sur deux mois, — deux mois singulièrement chargés d'événements et d'espoirs.

Cette période a été dominée par le déclenchement de l'invasion tant attendue du Continent Européen par les armées alliées, dont de nombreux indices dénonçaient l'imminence. Cependant, pour certains, l'événement tardait. On commençait à se demander avec une anxiété croissante quand et dans quelle région il aurait lieu.

**INVASION DE LA NORMANDIE.** — Tel était l'état d'esprit quand brusquement, le 6 juin au matin, on apprit le débarquement allié sur les côtes du Calvados et la nouvelle était accueillie avec enthousiasme.

A mesure que la menace de l'invasion se précisait, l'État-Major allemand déclarait inexpugnables les défenses minutieusement installées, affirmait-il, tout le long des côtes européennes. Pourtant, il devenait aussitôt évident que les Anglo-Américains avaient établi une solide tête de pont d'où il serait impossible de les repousser.

Bien au contraire, leur pénétration s'effectuait d'une façon très satisfaisante. Bayeux occupé, les troupes anglo-canadiennes se dirigeaient vers l'Ouest en direction de Caen, tandis que celles des États-Unis avançaient vers l'Est pour couper la presqu'île du Cotentin et s'emparer du port de Cherbourg.

De ce dernier côté, la progression fut assez rapide. Douze jours seulement après le débarquement, la presqu'île étant traversée de part en part, — une cinquantaine de mille hommes se trouvaient encerclés dans une région vitale pour la défense ennemie. La partie étant perdue, les Allemands procédèrent hâtivement à la destruction des installations sans réussir, espère-t-on, à mettre hors d'état une partie du port, creusée dans le roc, ni la puissante digue due à l'art de Vauban. On pouvait craindre une résistance acharnée couronnée par des combats de rues, comme à Stalingrad. En fait, bien que coupés de tout, les défenseurs, après s'être farouchement battus, se sont rendus assez brusquement. Dès le 25 juin, la radio allemande annonçait la chute de Cherbourg qui n'était effective que deux jours plus tard. Ce succès mettait à la disposition des Alliés une importante base de débarquement et de ravitaillement. Près de 30.000 Allemands étaient faits

prisonniers, parmi lesquels un Général et un Amiral. Après avoir réduit divers îlots de résistance, les troupes des États-Unis se dirigeaient alors vers le Sud, s'emparant de la Haye du Puits et enfin de Saint-Lô, le 20 juillet.

En dépit d'une sévère résistance, les armées anglo-canadiennes, qui s'étaient avancées au sud de Bayeux jusqu'à Tilly, lancèrent alors une offensive sur Caen défendu avec acharnement. La lutte y fut particulièrement âpre, certaines localités changeant plusieurs fois de mains, notamment l'aérodrome de Carpiquet, où les troupes canadiennes se distinguèrent. Finalement, Caen était enlevé le 10 juillet, et la progression se poursuivait en franchissant l'Orne où les Allemands résistent obstinément pour couvrir la route de Paris.

Le 20 juillet, le Général Montgomery, qui n'a pas encore péché par excès d'optimisme, disait sa satisfaction de la marche des opérations. Depuis le début du débarquement, les Alliés avaient fait 60.000 prisonniers ; on pouvait estimer les pertes totales allemandes à 150.000 hommes et les Alliés s'étaient assuré, avec la maîtrise de la mer et de l'air, une supériorité incontestable en matériel. Enfin leurs pertes étaient relativement peu élevées, eu égard aux résultats acquis. Celles de la population civile française paraissent au contraire considérables. Sur la trentaine de mille habitants restés à Caen, près de la moitié seraient, dit-on, tués ou blessés. Sans parler des inévitables mais pénibles destructions, ce chiffre donne la mesure des sacrifices que la France devra subir avant de se voir enfin libérée.

Dès le début de juillet, le Maréchal von Rundstedt chargé de l'organisation de la défense allemande, était remplacé par son collègue von Kluge, qui s'était distingué pendant la retraite de Russie. Avez-vous un écho ou disgrâce d'un hobereau suspect aux Nazis ? Deux raisons à la fois valables sans doute.

A titre de contre-partie de l'offensive alliée, notons ici les attaques dirigées contre l'Angleterre par des bombes-fusées, les « robots ». La nouveauté d'un procédé où l'ingéniosité d'un mécanisme remplace le courage de l'aviateur a d'abord causé quelque surprise. Après avoir différé ses déclarations, M. Churchill a reconnu au début de juillet que la nouvelle arme n'était pas sans causer de sérieux dégâts (2750 morts et 8000 blessés en trois semaines) et qu'il semblait jusqu'ici difficile d'en entraver les effets. Aussi a-t-on évacué de Londres 170.000 femmes et enfants. Après une période de relative

accalmie, les robots paraissent avoir repris leur sinistre et lâche besogne.

Le sud de l'Angleterre a donc retrouvé sa physionomie des mauvais jours de 1940, mais aussi la même admirable énergie. Si les Nazis fondent tous leurs espoirs sur ces mécaniques pour remonter le moral de leurs troupes, ils auront encore une fois sous-estimé la ténacité anglaise.

**AFFAIRES FRANÇAISES.** — Le succès des opérations militaires en France a, très naturellement, suscité des problèmes d'ordre politique. Il a encouragé le Comité d'Alger, transformé au mois de mai en Gouvernement provisoire de la République Française, à insister pour se faire reconnaître par les Gouvernements alliés. Le Général de Gaulle s'était rendu à Londres avec cette intention. Dès le milieu de juin, il obtenait satisfaction auprès des Gouvernements en exil de la Belgique, du Luxembourg, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, tandis que M. Churchill demandait aux Communes d'éviter à ce sujet un débat de nature à provoquer de regrettables polémiques. Cependant au même moment, le Général de Gaulle, débarquant en France, se faisait acclamer par la population de Bayeux, trop heureuse de voir enfin un officier français apparaître sur son sol avec ses libérateurs. Il confiait aussitôt l'administration de la partie du territoire libéré à un fonctionnaire civil qui collaborait en fait avec les officiers alliés. Fin juin, un nouveau progrès était réalisé à la suite de la nomination par le Général Eisenhower du Général Koenig, le héros de Bir-Hacheim, comme chef des forces de résistance en France. A ce propos, un vibrant hommage était rendu, non seulement à leur vaillance, mais à l'efficacité de leur concours. Aussi Eisenhower réclamait-il pour elle le statut de belligérant, ce qui amenait les Allemands à répéter qu'ils feraient fusiller leurs membres sans pitié.

Au début de juillet, le Général de Gaulle arrivait à Washington. Étant entendu que la question de « la reconnaissance » ne serait pas posée, il avait avec le Président Roosevelt et son entourage de longs et francs entretiens qui clarifièrent l'atmosphère des relations franco-américaines en amenant de part et d'autre une meilleure compréhension des points de vue. Puis le Général s'est rendu au Canada où sa venue, chaleureusement accueillie, a également produit un heureux effet. Indépendamment de ses conversations avec le Premier Ministre et les membres du Gouvernement, il lui

a été donné de s'adresser directement à la foule du haut de la Colline du Parlement et d'avoir de fréquents contacts avec les membres des colonies françaises et leurs sympathisants, tant d'Ottawa que de Montréal et de Québec. Il a fièrement revendiqué le rang de grande Puissance dû à son pays et ses paroles, pleines d'un ardent patriotisme et d'une grande dignité nationale, n'ont pu qu'être agréables à toutes les oreilles françaises, sans distinction.

En définitive, il semble que, tout en n'acceptant pas encore le Comité comme Gouvernement, dans le souci de laisser à la France elle-même l'entière liberté de son choix, le Gouvernement de Washington incline de plus en plus à considérer cet organisme non seulement comme le symbole de la résistance française, mais comme un collaborateur dont il apprécie les services.

**FRONT ITALIEN.** — Même succès sur le front italien qui, depuis le déclenchement de l'offensive du 11 mai jusqu'au débarquement en Normandie, soit pendant près d'un mois, avait constitué le principal théâtre d'opérations.

Les armées alliées ont dû y vaincre une résistance extrêmement vive pour arriver à opérer leur jonction avec les troupes débarquées plus au nord près de cinq mois auparavant, à la tête de pont d'Anzio. Ce n'est qu'au prix de durs combats qu'a été obtenu le franchissement de la ligne Hitler, favorisée par un terrain accidenté. A la suite de cette avance, la situation devenait intenable dans Rome pour les Nazis. Ainsi que les en exhortait un appel du Souverain Pontife, ils se sont résignés à l'évacuer sans commettre de dégâts. L'entrée des Alliés dans Rome a précédé de très peu l'invasion de la Normandie. Grâce aux prises de vues cinématographiques, chacun a pu se rendre compte de l'état satisfaisant de la capitale comme de l'accueil enthousiaste de la population romaine.

La Ville Eternelle enfin délivrée, la progression alliée a été pendant près d'un mois assez rapide. Mais vers la fin de juin, la résistance allemande est allée en s'accroissant à mesure que les opérations se rapprochaient d'une ligne traversant la péninsule de Pise à Rimini, en s'appuyant au centre sur Florence. Tout fait supposer que l'ennemi a l'intention d'y faire front avant d'engager la lutte dans les plaines du Pô, auxquelles l'Histoire a réservé tant de fois le triste honneur de voir leur sol ensanglanté.

Déjà la ville de Sienna a été emportée par le contingent français et, le 20 juillet, aux deux extrémités du front, le port de Livourne, sur la Méditerranée était enlevé par les troupes des États-Unis, en même temps que celui d'Ancone, sur l'Adriatique, par les Polonais, tandis que les Britanniques menaçaient plus directement Florence. L'ensemble des troupes avait réalisé une belle avance d'environ 250 milles en deux mois.

**FRONT ORIENTAL.** — Succès plus brillant encore de ce côté. Après être resté relativement inactif, et alors qu'on se demandait si son réveil se produirait en Roumanie ou en Pologne, c'est vers la Finlande que l'immense front tenu par les armées soviétiques s'est rallumé, une semaine après l'invasion de la Normandie.

L'espoir de voir ce pays demander la paix a été, une fois de plus, déçu. En présence de l'avance russe, le Cabinet finlandais a, au contraire, resserré son alliance avec l'Allemagne qui lui a envoyé des renforts. La crainte des Soviets l'emporte décidément à Helsinki sur la crainte des Nazis. En présence de ce fait, les États-Unis, si longtemps conciliants, prenaient la résolution de remettre ses passeports au représentant de la Finlande. Quelques jours après, Viipuri, ville importante, tombait entre les mains de l'armée rouge et le Maréchal Mannerheim constituait un nouveau Gouvernement tandis que les opérations se développaient dans d'autres directions.

Le jour anniversaire de l'attaque allemande contre les Soviets, — 22 juin 1941, — les Russes lancèrent en effet entre Vitebsk et Mohilev une puissante offensive qui réalisait des progrès foudroyants. Dès le début de juillet, Minsk était pris, dépassé et l'armée rouge marchait sur Vilna, menaçant déjà le territoire lithuanien. On se souvient de la « querelle de Vilna », revendiquée comme capitale par la Lithuanie, prise de force par les Polonais et finalement, après une vingtaine d'années, restituée à la Lithuanie par les Soviets lors de leur occupation des pays Baltes, d'où les Allemands les ont ensuite chassés. Vilna, à son tour, était occupée et les troupes soviétiques s'avançaient vers Kovno (ou Kaunas), passant le Niémen à Grodno, où ils ne sont plus qu'à une cinquantaine de milles de la Prusse Orientale. Les armées allemandes restées en Estonie et en Lettonie se trouvent donc en grand danger d'être coupées de leurs bases par ce vaste mouvement. Des coups directs leur ont été en

outre assénés d'abord vers Dvinsk, au sud de la Lettonie, puis à Pskov au sud de l'Estonie.

En même temps, une autre offensive était lancée dans la région des marais du Pripet en direction de Varsovie. Vers le 20 juillet, Brest Litovsk et Lwov (Lemberg) se trouvaient menacés, l'armée rouge franchissant le Boug d'où l'agression allemande était partie, trois ans auparavant.

Cette rapide progression fait supposer que bientôt les Russes envahiront la Prusse Orientale. De nouveau, la région des lacs de Mazurie, théâtre traditionnel de la lutte entre le slavisme et le germanisme, verra ses eaux se couvrir de sang. Dans le grandiose monument où il repose, auprès de cette frontière qu'il a sauvée en 1914, le Maréchal von Hindenburg, le vainqueur de Tannenberg, entendra bientôt le martèlement des bottes russes.

La pénétration des armées soviétiques sur le territoire proprement polonais va poser de délicats problèmes. En ce qui concerne la partie revendiquée par les Soviets, on sait déjà que ceux-ci sont bien décidés à ne pas lâcher leur prise, en faisant attribuer à la Pologne, à titre de compensation, la Prusse Orientale et, au besoin, d'autres territoires allemands.

**FRONT JAPONAIS.** — Là aussi, succès notables en ce qui concerne du moins la bataille pour le Pacifique.

Depuis quelque temps, les forces des États-Unis avaient réalisé une réelle progression vers le Nord en remontant de la Nouvelle Guinée vers Trouk, de l'archipel des Carolines vers les Mariannes. Leur récente attaque a porté sur l'île de Saïpan, importante base militaire japonaise. L'intérêt concentré sur l'invasion de la Normandie a quelque peu détourné l'attention de la grande bataille aéro-navale livrée dans ces parages, vers le milieu de juin. Les Américains ont annoncé la destruction de 600 avions, de deux cuirassés, quatre porte-avions, sans parler des unités avariées. Les Japonais réclament de leur côté certains succès, mais le fait est que leur flotte s'est repliée, laissant les Américains débarquer à Saïpan. Ceux-ci ont eu à faire face à une résistance acharnée de la part de la garnison d'une vingtaine de mille hommes qui s'est fait exterminer. La possession de Saïpan va permettre aux avions américains à large rayon d'action d'aller bombarder le territoire japonais, distant d'environ 1400 milles.

Le 7 juillet, la Chine a célébré le septième anniversaire de l'agression japonaise au pont de Marco-Polo, dans les environs de Pékin.

Rien d'étonnant malheureusement si, après une lutte aussi longue, on constate quelque fléchissement dans la résistance de ce vaste pays, encore peu industrialisé et dont l'éloignement rend difficile le ravitaillement en armes et en munitions. Aussi, après une belle défense, les Japonais ont réussi à s'emparer de Tchang-Tcha, ce qui leur donne la maîtrise de toute la voie ferrée de Pékin à Hankeou, sorte de colonne vertébrale des voies chinoises de communication. Ils se sont ensuite attaqués au sud, à Hang-Yang, située sur la ligne de Hankéou à Canton, qui paraît en mauvaise posture.

Du côté de la Birmanie, en revanche, les nouvelles sont bien meilleures. La ville d'Imphal est complètement dégagée, ce qui écarte la menace pesant sur l'Inde, et la progression en Birmanie même est satisfaisante.

Le hasard fait qu'aux environs de la date du 20 juillet, à laquelle s'arrête cette chronique, des succès importants ont été remportés par les Alliés sur tous les fronts : en Normandie, prise de Caen par les Britanniques et de Saint-

Lô par les Américains ; en Italie, Livourne est enlevée et Florence menacée ; sur le front soviétique, une avance retentissante fait bondir l'armée rouge de Vitebsk à Kovno au nord, de Kovel à Lublin au sud ; dans le Pacifique, les troupes des États-Unis s'emparent de Saïpan. Partout l'ennemi est en recul, aussi bien en Europe qu'en Asie.

Les conséquences de ces revers successifs ne pouvaient manquer de se faire sentir à l'intérieur des pays soumis à l'épreuve de la défaite : un complot a été dirigé contre Hitler qui a échappé de peu à l'attentat organisé par des officiers ; le Cabinet japonais a démissionné en bloc.

Tels sont les événements sensationnels dont il serait prématuré de tenter noter ici la portée et les conséquences. Mais ils indiquent que les revers commencent à faire craquer l'armature des pays ennemis. Il ne convient pas encore de crier victoire, mais tout indique que l'heure de cette victoire est enfin proche.

ANDRÉ LIORAN

---

## Nos Sociétés Savantes --

### LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE DE MONTREAL

par WILBROD BONIN, M.D.,  
*Président de la Société de Biologie de Montréal*

Il y a plus de vingt-deux ans, soit le 16 février 1922, sept professeurs de l'Université de Montréal, MM. Harwood, Bernier, Baril, Latreille, Dalbis, Larouche et le révérend frère Marie-Victorin se réunissaient à la Faculté de Médecine afin de fonder une société scientifique nouvelle.

Le but de cet organisme était de servir comme tribune où les membres pourraient présenter leurs travaux, susciter la critique scientifique si utile dans notre isolement, développer le goût des sciences chez les Canadiens français.

Les fondateurs lui donnèrent le nom de Société de Biologie de Montréal et ils résolurent dès le début de modeler cet organisme nouveau sur la Société de Biologie de Paris. Vieille de plusieurs décennies, cette dernière jouissait dans le monde scientifique d'une grande notoriété, ce qui avait suscité en Europe la formation de plusieurs sociétés semblables. Ils décidèrent ainsi de rechercher immédiatement l'affiliation à la société-mère de Paris et,

en moins de deux ans, notre société naissante était admise dans cette famille de sociétés associées telles que la Société belge de Biologie, la Société roumaine de Biologie, etc.

Pendant les trois premières années, les membres se réunissent très souvent sous les présidences successives du docteur A. Bernier, du docteur L. Pariseau et du docteur E.-G. Asselin ; ce dernier devait garder ce poste jusqu'au 25 janvier 1943, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Durant les trois premières années, on ne tint pas moins de trente séances privées et publiques. A ces dernières, il y avait foule ; on a compté jusqu'à 450 personnes un soir que le docteur Léo Pariseau faisait une conférence sur la vision des couleurs et du relief. Dans le même temps, trente-six communications furent présentées en assemblée. Parmi les conférenciers, notons les noms bien connus : MM. Dalbis, Gendreau, le révérend frère Marie-Victorin, MM. Asselin, Latreille, Baril, Pariseau, Paré, Lloyd, etc.

La société ne se contenta pas de réunir auprès de sa tribune ceux des nôtres qui étaient avides de science. Elle suscita en outre des mouvements de groupes en faveur de certaines initiatives importantes comme la fondation d'une station de biologie lacustre (réalisée plus tard), la réunion en un seul organisme des diverses sociétés canadiennes-françaises, etc. L'A.C.F.A.S. ou Association canadienne-française pour l'avancement des sciences est née de cette idée et, le 15 mai 1923, c'est la Société de Biologie qui offrait aux autres sociétés de Montréal de former cette fédération.

Enfin, pendant cette période, on cherchait en séance plénière les causes principales qui ont empêché nos hommes de science d'entreprendre des recherches personnelles. La réponse a toujours été la même : manque de bibliothèques et de temps ; nos professeurs étaient trop chargés par l'enseignement, l'administration et leurs occupations personnelles.

Après la première période d'activité intense, après les trois premières années, nous assistons à une diminution d'intérêt des membres pour leur société... comme cela se doit au Canada français.

Notre société, de peine et de misère, parvient tout de même à réunir ses membres huit fois en trois ans puis, après le 10 février 1928, c'est l'éclipse totale pendant plus de sept ans. Est-ce que les sciences pures n'intéressent plus les membres de la Société de Biologie ? nous ne pouvons l'affirmer puisque cette période, qui semble stérile, concorde avec la parution de quelques articles originaux faits par les nôtres et publiés dans des périodiques connus universellement, périodiques soit français ou belges ou américains.

C'est le 14 juin 1935 et le 7 octobre de la même année, que nous assistons à un réveil, disons plus, à une résurrection de la Société de Biologie.

Le conseil formé de messieurs Asselin, Baril, Van Campenhout, Bonin, Frappier et Demers, décide qu'à l'avenir la Société de Biologie devra se confiner à sa véritable destination, celle de soumettre à la critique collective de l'assemblée les travaux personnels de ses membres. Dès le début, on décide de suivre les directives de la Société de Paris et de ne plus accepter les travaux de vulgarisation. Seules les communications originales peuvent être présentées pendant les séances régulières. Depuis cette époque, les secrétaires, MM. A. Frappier et L.-P. Dugal, ont été très vigilants dans l'application de ce règlement : aussi, rares ont été les travaux qui n'auraient pu paraître dans les Comptes rendus de la Société de Biologie de Paris, et, effectivement, la société-mère a publié plusieurs notes présentées à nos réunions.

Sous la présidence de monsieur le professeur Asselin, celle de monsieur le professeur agrégé Simard et celle du soussigné, 97 travaux originaux ont été présentés. Ce chiffre démontre bien le réveil scientifique à l'Université. Plusieurs travaux soumis ont été primés par la suite au concours scientifique du Gouvernement de la province (prix David) ou au concours Casgrain-Charbonneau.

De nombreuses publications dans les périodiques scientifiques locaux et étrangers prouvent aussi l'activité des membres de la Société de Biologie.

Notre société a, par conséquent, suscité une émulation utile à la Science canadienne-française ; elle aura rendu service au Canada français, aux hommes de science de notre Université. Par ailleurs, depuis plus de deux ans, les comptes rendus de la Société de Biologie sont publiés dans la Revue Canadienne de Biologie, périodique de réputation internationale édité par l'Université de Montréal. La société a donc aussi contribué à faire connaître le mouvement scientifique canadien-français sinon aux nôtres, du moins à l'étranger.

---

**Quel est le rôle de l'Université ? Quelle contribution apportent les Universitaires à la vie de la nation ? Notre numéro spécial d'octobre sera une magnifique réponse à ces questions.**

---

## LE PROCES DE L'HISTOIRE

par

Jean-Pierre HOULE

*Dans son numéro de juin, l'excellente revue « Culture » livre au public le résumé d'une consultation conduite auprès des professeurs de nos institutions scolaires et portant sur l'enseignement de l'histoire du Canada. Nous ne présenterons pas à notre tour, un résumé de ce résumé ; mais nous nous permettons d'insister auprès de nos lecteurs pour qu'ils le lisent. Entre autres choses ils y verront que nos professeurs ne sont pas tous des hommes malhonnêtes, des fanatiques dangereux et qu'en ce domaine de l'enseignement de l'histoire, nous avons peut-être plus à donner qu'à emprunter.*

*Sans vouloir nous inscrire au débat, nous posons la question.*

*Depuis la guerre et dans presque tous les pays, on semble vouloir faire porter à l'enseignement de l'histoire, la responsabilité de la faillite de notre civilisation occidentale. Et naturellement, les professeurs en prennent pour leur grade. Les projets de réformes se multiplient : les uns veulent la suppression de l'histoire nationale et réclament un enseignement qui aurait pour seul objet, l'Humanité. C'est Voltaire qui écrivait : plusieurs ont un amour excessif du Turc pour se dispenser d'aimer leurs concitoyens. D'autres s'en tiennent à un régionalisme étroit et donnent une interprétation singulière à l'ubi bene, ibi patria, de Pacuvius. Ces deux tendances sont également à rejeter.*

*Quelle place occupe l'histoire au cours*

*classique, par exemple, et quel est l'objet de son enseignement ?*

*L'histoire est l'une de ces matières secondaires étudiées à regret en vue de l'examen, par la majorité des élèves. Avec la géographie, c'est la parente pauvre logée tant bien que mal dans un programme déjà surchargé et confiée à un professeur obligé de préparer l'enseignement d'une demi douzaine de matières. Résultat ? Le cours d'histoire se résume à la lecture d'un manuel souvent insipide et se résout en une leçon de mémoire. L'intérêt disparaît et avec lui la valeur formatrice de l'histoire. Une première réforme à opérer, là où la correction est nécessaire, c'est de confier l'enseignement de l'histoire à un spécialiste, à un titulaire et non plus au professeur principal. L'histoire est une discipline intellectuelle au même titre que le latin ou le grec, capable de donner cet esprit de synthèse par quoi se reconnaît un homme cultivé et qui est, somme toute, l'objet du cours classique. D'où une deuxième réforme : le programme sera établi de telle sorte que l'enseignement illustrera la grande épopée de l'Homme et fera voir son destin éternel. Au terme, l'enseignement portera sur l'histoire nationale préalablement étudiée dans les petites classes en en dégagant le caractère héroïque.*

*Discipline intellectuelle exercée par des esprits droits, l'Histoire ne peut pas être une source de querelles ni de haine.*

# POÈTE DE L'AMERTUME ET DE LA GRANDEUR

*par*

Roger DUHAMEL

Louis Ratisbonne écrivait un jour de M. de Vigny : « Il en est de sa gloire comme de l'aloès qui fleurit, dit-on, tous les cent ans, mais en rendant du moins un bruit de tonnerre. » L'image, excessive, indique toutefois le retentissement du poète d'*Eloa* et de *La bouteille à la mer*. Il n'a jamais connu, ne connaîtra sûrement jamais, les enthousiasmes suscités par ses contemporains renommés, un Lamartine, un Victor Hugo, un Musset. Son génie n'est pas de ceux qui empoignent les foules et les secouent d'un frisson sacré. Trop de hauteur, de détachement, de philosophie, dans son art. Une certaine sécheresse aussi, et la tristesse des rêves brisés. La pudeur des sentiments écarte les effusions. Il demeure un témoin solitaire d'une détresse sans bornes et aucune main ne se tend pour saisir la sienne.

Il est né de parents âgés, dans un milieu sans joie, attaché à un monde qui s'effondre : monarchiste et catholique, à un moment où la Révolution balaie tout sur son passage, les dogmes traditionnels comme le descendant de Capet. Il ne reste au jeune Alfred, limité dans ses moyens de fortune, qu'à embrasser la carrière des armes, qu'à se préparer, sous l'Empire, à servir le roi. Destin faussé, qui ne lui vaudra que chagrins et désillusions. Dès ses débuts, il est en marge du courant général de la vie contemporaine, il conserve la fidélité à un idéal révolu, il développe en lui le culte austère de l'honneur. « Diviniser la conscience », se faire une religion de l'honneur, accepter la fortune médio-

cre et la renommée récalcitrante, en raison des dédommagements créés par la constance d'un haut idéal, ce seront là, pour lui, des rites nécessaires et comme la manière la plus fervente de croire que *Noblesse oblige*. » Fernand Baldensperger, son exégète le plus érudit, définit là l'essentiel de son caractère.

C'est un tendre, c'est-à-dire un blessé. Sa mère, très fine, l'a formé à son image, l'a doté de la délicatesse féminine dont il ne se départira jamais tout à fait. Il faut lire les lettres qu'elle lui écrivait pendant ses garnisons ; la plus noble inspiration religieuse y voisine avec les conseils les plus sages de vie quotidienne. Mais cette femme est profondément mélancolique et Alfred en sera marqué à jamais. Au lendemain de sa mort, Théophile Gautier parle de Vigny dans le style exagéré de l'époque : « Quand on pense à de Vigny, on se le représente involontairement comme un cygne nageant le col un peu replié en arrière, les ailes à demi gonflées par la brise, sur une de ces eaux transparentes et diamantées des parcs anglais... C'est une blancheur dans un rayon, un sillage d'argent sur un miroir limpide, un soupir parmi des fleurs d'eau et des feuillages pâles. On peut encore le comparer à une de ces nébuleuses, gouttes de lait sur le sein bleu du ciel, qui brillent moins que les autres étoiles, parce qu'elles sont placées plus haut et plus loin. » Nous sommes en 1863 et tout s'explique !

Vigny ne sera pas heureux en ménage, mais il sera bon ; il aura des tendresses maternelles pour cette Lydia Bunbury, perpétuellement malade et d'intelligence médiocre. Il est mal vu dans sa belle-famille. On connaît l'anecdote célèbre. Un jour, Lamartine, qui avait lui aussi épousé une Anglaise, reçoit le père Bunbury à la légation de France en Toscane. Au cours de la conversation, le visiteur tout à coup remarque : « Au fait, ma fille aussi a épousé un poète français, mais lequel ? » Distraction...

Marie Dorval, l'étonnante Kitty Bell de *Chatterton*, entre dans la vie de Vigny au début de 1830 ; il a alors 33 ans et cette liaison durera sept ans et sera traversée d'embûches, d'éloignements et de reprises. C'est une femme d'une séduction extrême. « Sa taille, a noté George Sand, était un souple roseau qui semblait toujours balancé par quelque souffle mystérieux, sensible pour lui seul. Elle était mieux que jolie, elle était charmante ; et cependant elle était jolie, mais si charmante que cela était inutile. » Bertrand de la Salle, dans un ouvrage paru en 1939, ajoute : « Fort lunatique, sujette à des accès d'humeur sombre et de dépression entre des phases d'excitation, elle s'en excusait sur son enfance de misère, privée des jeux, des joies ordinaires à cet âge. » On imagine un peu l'existence de Vigny auprès de cette créature instable et brusque, qu'il a aimée de toute sa sensibilité frémissante et dont il a beaucoup souffert.

Il est en France l'initiateur de la poésie philosophique ; contrairement à ses devanciers, il n'a pas puisé son inspiration dans l'antiquité païenne, chez les Grecs et les Romains, il s'est penché sur les pages de la Bible et en a fait se lever des mythes étonnants d'audace conceptuelle et d'une facture émouvante en sa sobriété. S'il a beaucoup pratiqué le malheureux André Chénier, il est aussi fils spirituel de Ra-

cine, « fils comme lui d'une austérité élégante qui a civilisé les passions sans les émousser. » Il est vraiment le Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,

comme l'écrit Joseph Delorme. Il préfigure aussi Baudelaire, et voici à cet égard des vers révélateurs :

Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe ;  
L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre  
Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.

Chez Vigny, il n'est pas rare non plus d'entendre l'annonce de Leconte de Lisle, de José-Maria de Hérédia, de Gautier et même de Hugo. C'est la même ampleur de rythme, le même exotisme, la même imagination épique :

Jephté de Galaad a ravagé trois villes ;  
Abel ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !  
Aroer sous la cendre éteignit ses chansons,  
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !

Cette poésie philosophique est hautaine et résignée ; elle traduit une plainte mal étouffée, elle donne une voix humaine à la pitié. Paul Bourget l'a bien vu en remarquant que « les bergers de la fable coupaient au bord d'un lac le roseau où ils taillaient leur flûte ; on dirait que Vigny a coupé, lui, pour moduler ses mélodies plaintives, un roseau pensant — comme celui dont parle Pascal — et quoi d'étonnant si notre cœur défaille à écouter le soupir idéal que son souffle arrache à cet instrument de rêve ? » De tels accents passent les saisons et les modes. Ils trouvent toujours en nos cœurs un écho affectueux.

*Éloa* est né d'une larme du Christ. Par commisération, elle se donne au plus beau des archanges déchus. Dans sa candeur, elle aspire à ramener au ciel le séducteur, mais c'est elle qui consommera sa perte. Le sujet est très romantique, mais Vigny le traite avec une opulence de rythme admirable, il crée en nous une impression profonde au spectacle d'un drame supra-

terrestre. L'ange tentateur s'exprime avec une grâce exquise :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.

Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme  
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,

Dans les liens des corps, attraits mystérieux,  
Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.

C'est moi qui fait parler l'épouse dans ses songes ;

La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges ;

Je leur donne des nuits qui consolent des jours,  
Je suis le Roi secret des secrètes amours.

J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,

Comme le papillon sur ses ailes poudreuses  
Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,  
Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;  
Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :  
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,

Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil ;  
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre  
La volupté des soirs et les biens du mystère.

Éloa sera conquise, elle cédera à ce langage, mais sa pitié sera vaine, car elle ignore l'impossibilité du rachat par l'innocence.

Et, luttant par trois fois contre un regard impur,  
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

*Moïse*, c'est le mythe du génie incompris des hommes qui ne peuvent s'élever jusqu'à lui. Thème cher à Vigny, qu'il reprendra au reste dans d'autres ouvrages et dans son théâtre. Le grand homme est un solitaire, un consacré, il souffre d'être le témoignage d'une grandeur qui l'isole et l'écrase. Écoutez Moïse supplier Dieu de l'alléger d'une gloire trop lourde à son humanité lassée :

Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,

Et la voix de la mer se tait devant ma voix.  
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,

J'élève mes regards, votre esprit me visite ;  
La terre alors chancelle et le soleil hésite,  
Vos anges me jalourent et m'admirent entre eux.

Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;  
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

C'est toujours cette plainte qui revient comme un tragique leit-motiv. L'homme n'est pas fait pour s'élever au-dessus de son état, sitôt qu'il domine, il souffre de l'air raréfié des zones célestes. Tout l'attache à cette terre où il poursuit sa destinée mélancolique et sans but. Pour Vigny, les chants désespérés ne sont pas les plus beaux, il préfère le silence, l'acceptation muette et dédaigneuse d'un sort injuste. Comme le loup qui a atteint à un « haut degré de stoïque fierté », il recommande de mourir sans même consentir à s'apitoyer sur soi-même :

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler.  
Puis après comme moi, souffre et meurs sans parler.

Il est toujours périlleux de classer un écrivain, de l'insérer d'autorité dans une catégorie. Le prosateur et l'auteur dramatique, chez Vigny, sont de qualité solide. Seul le poète domine son siècle et les lettres françaises. De tous les romantiques, il est le seul à n'avoir pas subi les affronts du temps, ses traits n'ont pas vieilli, car d'un élan naturel, sa pensée a su s'élever à l'éternel.

---

En marge de *Vigny*, Introduction et notes par Fernand Baldensperger, aux Éditions de l'Arbre, et *Alfred de Vigny*, par Bertrand de la Salle, réédité aux Éditions Variétés, Montréal 1944.

# LES LIVRES

TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE, par H. de Balzac. — 1 vol. in-12, 256 pages. Bibliopolis, éditeur (Paris) — Librairie Beauchemin (Montréal).

Un traité de la vie élégante à l'époque du dadaïsme, du cubisme, du futurisme, (tous ces « ismes » ont encore la faveur des surfin de chez-nous) du « zoot-suit », voilà vraiment le livre dont nous avons besoin. Plus encore, peut-être, qu'un traité d'économie politique. Nous sommes donc reconnaissants à la maison Beauchemin, de rééditer ces pages inconnues d'Honoré de Balzac. Elles comptent même parmi les meilleurs de l'auteur de la Comédie Humaine. Nous dirions qu'elles manquaient à cette comédie inégalable, quoi qu'en pense « Mòssieu Hugo ».

Balzac a mis toute sa bonne humeur, toute sa verve satirique dans ce traité de la « Vie Élégante » qui est suivi d'une « Physiologie du rentier de Paris », d'une « Physiologie de l'employé » et d'une étude sur « Les Boulevards de Paris ».

Si l'on ouvrait une souscription pour élever un monument à Brummel, bienfaiteur de l'Humanité, nous applaudirions. L'élégance n'est-elle pas avant tout un état d'équilibre entre le monde extérieur et notre monde intérieur ? Nous la tenons, en tout cas, pour une haute vertu sociale que les parents devraient faire pratiquer à leurs enfants. Beau sujet de forum pour l'École des Parents : « Dis-moi qui t'habille, je te dirai qui tu es... » C'est plus sérieux qu'on pourrait le croire, Brummel ne dit-il pas justement : « L'homme s'habille avant d'agir, de parler, de marcher, de manger. Les actions qui appartiennent à la mode, le maintien, la conversation, etc., ne sont jamais que les conséquences de notre toilette. Sterne, cet admirable observateur, a proclamé de la manière la plus spirituelle que les idées de l'homme barbifié n'étaient pas celles de l'homme barbu. Nous subissons tous l'influence du costume. L'artiste en toilette ne travaille plus. Vêtue d'un peignoir ou parée pour le bal... une femme est bien autre : vous diriez deux femmes... La toilette est donc la plus immense modification éprouvée par l'homme social, elle pèse sur toute l'existence... » (P. 54).

Après un été consacré, bon gré mal gré, à la « littérature » politique, nous ne pouvons

conseiller meilleur livre. Enfin, nous proposons comme slogan, aux organisateurs du prochain emprunt national, l'axiome XVII du traité : « L'être qui ne vient pas souvent à Paris, ne sera jamais complètement élégant ». Qui sait, cela peut stimuler les souscripteurs et hâter la victoire ?

GAULLISME CONTRE DÉMOCRATIE, par Fernand Corcos — Éditions Républicaines, (New-York) — Distribué par « Éditions de la Maison Française », (N.-Y.).

A tous ceux qui se passionnent pour « les affaires » françaises et qui ont senti le besoin violent d'être « pour ou contre... » nous recommandons cet opuscule de Fernand Corcos. Ils y trouveront sans doute de quoi mettre une sourdine à leur enthousiasme ou à leur mépris ; certainement une opinion respectable et exprimée en toute liberté. L'auteur qui a consacré quarante ans de sa vie à la « Ligue Française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen », soit comme membre, soit comme secrétaire général de la Fédération de la Seine, nous affirme que cette étude n'a été demandée, ni commandée par personne, mais qu'elle a été pensée et écrite par un ligueur qui veut le maintien de la démocratie française.

Un problème se pose devant la conscience des réfugiés français, « celui de l'attitude à tenir en présence de la survenance de ce qu'on appelle le « gaullisme » écrit Me Corcos qui répond aussitôt : « Adhésion sans réserve, admirative, au geste du Général de Gaulle disant : espérance quand même — résistance toujours. Étonnement à voir se constituer une bureaucratie nombreuse, un peu tumultueuse, autour du chef, celui-ci agissant plutôt comme inspirateur d'une tendance politique, que comme capitaine organisateur de la future Victoire... » Ou encore : « Un salut à l'homme, un hommage de confiance à l'officier, mais, en présence d'une inflexion de la politique française vers le pouvoir personnel, l'affirmation, catégoriquement manifestée des principes fondamentaux de la Démocratie ». L'auteur rappelle certaines attitudes par trop partisans des Français de New-York, et qui n'ont pas été sans influer sur la politique américaine à l'égard du Comité. Enfin Me Corcos enferme sa pensée dans quelques formules piquantes mais justes :

« Que de Gaulle était grand, sous le premier gaullisme » et parodiant la devise de la Maison de Rohan : « Fascistes ne voulons, Partisans ne daignons, Républicains restons » et enfin : « Les Français de l'intérieur, comme les Français de l'extérieur, admettront qu'ils ont un gouvernement quand ils l'auront eux-mêmes désigné. »

LES ŒUVRES NOUVELLES, Éditions de la Maison Française, (N.-Y.).

Cette maison d'éditions vient de publier le IV<sup>e</sup> tome de sa collection « les Œuvres Nouvelles » qui nous rappellent les « Œuvres libres » d'avant guerre. Belle présentation de textes d'inégale valeur littéraire, mais tous intéressants. Dans ce IV<sup>e</sup> tome nous pouvons lire un récit de Pierre Viré : « Tragédie sans combats » ; une étude littéraire de Wallace Fowlie, « Masques du héros littéraire » ; deux nouvelles de Claire Goll : « L'inconnue de la Seine » et « Le dîner de 500 francs » enfin une étude critique des « Centuries » de Nosstradamus par Maurice Vittone.

L'étude de Wallace Fowlie, auteur d'un autre ouvrage justement apprécié ici : « La pureté dans l'Art » (L'Arbre, éditeur), mérite de retenir l'attention. Les titres des quatre chapitres de cette étude suffisent à attirer le lecteur. Lisez plutôt : I — Le voyou dans la poésie : Villon, Rimbaud, Apollinaire ; II — Le sort de l'artiste comme héros : Proust et Joyce ; III — Le symbolisme de l'Amour : le pitre de Mallarmé ; IV — Le poète de l'action : Saint-Exupéry.

POUR UN RENOUVEAU CHRÉTIEN, par l'abbé Émile Dubois. 1 vol. in-12 de 264 pages. Les Éditions Beauchemin, (Montréal).

On a beaucoup abusé des expressions « ordre nouveau », « cité chrétienne » jusqu'à les vider de leur riche contenu. Cependant la réalité demeure et il y a vraiment un ordre nouveau à créer, une cité chrétienne à bâtir. Tous les hommes de bon vouloir sont appelés à cette tâche urgente. De plus, il serait dangereux, criminel, d'entretenir l'illusion que dans notre province tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les fautes commises ailleurs le sont ici. Il nous reste encore le temps de donner un vigoureux coup de barre à notre vie chrétienne en tant que peuple. Et c'est là l'affaire des laïques tout autant que celle des curés. Les moyens ? Le livre de l'abbé Dubois, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il évite toute banalité, nous les apporte. Vous ne trouverez

pas ici un sermon prétentieux, ou une vaine dissertation de théologie, mais des faits, un exposé doctrinal solide, les conclusions d'une longue expérience. La Vérité Éternelle s'y trouve entière, mais débarrassée de légendes inutiles et de pratiques douteuses. Nous ne pouvons que souscrire à ces propositions finales du livre de l'abbé Dubois :

« Une mission surhumaine va s'imposer, celle de réconcilier les hommes et les peuples. L'esprit chrétien seul peut y réussir, avec le concours des bonnes volontés et des organisations d'inspiration évangélique... L'humanité aurait une reconnaissance profonde envers les catholiques s'ils obtenaient la paix tant désirée, et si conforme à l'évangile. Ce serait peut-être le bienfait suprême qui achèverait la conversion du monde ».

L'HOMME CONTRE LES TYRANS : par Raymond Aron. Collection Civilisation dirigée par Jacques Maritain. Éditions de la Maison Française, (New-York).

On a beaucoup parlé en ces derniers temps de Machiavel et avec raison on a établi entre lui, Hitler et Mussolini, une filiation directe. L'auteur du « Prince » et des « Discours » qui, toute sa vie, a eu mal à l'orgueil, vivrait un bonheur sans mélange s'il pouvait revenir sur terre, et constater son triomphe. Cependant il faut être juste à son égard : si Machiavel ignore les règles de la morale chrétienne dans sa politique, il n'en nie pas la validité. C'est le XXI<sup>ème</sup> siècle qui a rejeté « l'idée même des règles, destinées à former les volontés de puissance et à donner un sens spirituel aux luttes humaines, et d'exalter comme normal, louable, admirable, le déchaînement des instincts de violence » (p. 94). Ce que les « Princes modernes » ont surtout retenu de sa doctrine c'est la notion d'une politique entièrement indépendante de la morale et de la religion « art autonome tiré de l'expérience historique, ayant pour fin non les progrès de l'espèce ou le perfectionnement des institutions, mais les moyens les plus efficaces de réussir, c'est-à-dire de survivre et de grandir, dans la jungle des individus, des partis et des pays en lutte ». On comprendra qu'une telle conception de la politique se fonde sur l'hypothèse que l'homme est méchant, sans rédemption possible (d'où l'opposition violente et irréductible du nazisme et du christianisme). La contrainte sera donc l'instrument de cette politique, car il ne faut laisser aux hommes, en dehors de l'obéissance, aucune perspective de succès. La

divinisation de l'État, le culte de la Force, l'idée de Peuple Élu découlent logiquement d'un tel principe dont l'application nécessite l'emploi d'une technique de rationalisation telle qu'elle aboutit à la déraison. Et voilà la doctrine fasciste qui, en Allemagne, va chercher des fondements encore plus lointains dans la mythologie et le vieil esprit barbare. Le refus de croire à l'existence de cette rationalisation politique, à cette technique a été l'une des raisons d'impuissance des démocraties, impuissance aggravée du fait qu'en plusieurs pays, les clercs ont adopté et prêché les religions politiques, exalté les fanatismes temporels. En même temps, par absence de doctrine cohérente et, disons-le, sans fondement spirituel suffisant, la démocratie se vidait de tout dynamisme, se laissait envahir par certaines idéologies douteuses... comme le pacifisme à tout prix et semblait conduire inévitablement à la tyrannie et aux guerres impériales.

Le livre de Raymond Aron répand sur tous ces problèmes une vive lumière.

**MANIFESTE DÉMOCRATIQUE**, par Emery Reves, Éditions Beauchemin, (Montréal), 1 vol. in-12, 176 pages.

Voilà un livre dont le titre très prometteur a dû faire tressaillir de joie et d'espérance, tous les fidèles du crédo démocratique. Enfin se sont-ils dits, nous posséderons un énoncé de principes, un corps de doctrine ! Car il faut bien l'avouer, rien de plus vague, de plus difficile à saisir, à définir que ce terme : démocratie. Quelle réalité recouvre-t-il ? Le suffrage universel ? le parlementarisme ? Sans aucun doute, mais est-ce tout, est-ce suffisant ? Nous nous permettons d'en douter. Et la grande faiblesse de la démocratie devant les régimes fascistes, a été précisément cette inaptitude à se définir qui a maintenu ses chefs dans l'atmosphère romantique du XIX<sup>ème</sup> siècle et les a condamnés à une politique à la petite semaine, faite surtout de verbalisme. « Si une entreprise privée était dirigée comme les grandes démocraties l'ont été dans ces dernières années, il n'est pas douteux que les directeurs de l'entreprise seraient mis à pied ». (p. 13)

Nous n'écrivons pas que l'auteur répond entièrement aux espoirs suscités par le titre de son livre qui vaut cependant beaucoup plus que la Charte de l'Atlantique. Certaines analyses de M. Reves ne sont pas assez poussées, en d'autres endroits, nous nous rendons compte qu'il ne s'est pas entièrement dégagé de l'idé-

lisme qui a sévi dans la période d'entre-deux-guerres.

N'insistons pas. Manifeste démocratique demeure, dans l'ensemble, une étude lucide, un livre courageux et une collaboration appréciable à l'édification d'un ordre vraiment démocratique.

La traduction est de Maurice-Edgar Coindeau.

**LE THÉÂTRE DE JEAN RACINE**. — 2 vols. — Éditions Variétés, (Montréal).

Deux ou trois maisons d'éditions de Montréal se sont donné comme tâche, — nous pourrions écrire, comme idéal — de rééditer les classiques. Nous ne pouvons que les en féliciter et inciter le public à répondre à cette très louable entreprise. Éditeurs et lecteurs trouveront plus de joie vraie chez les classiques que dans une littérature à procès, faite de dénonciations et dont nous sommes sursaturés. Les Éditions Variétés nous ont fait parvenir le « Théâtre de Jean Racine ». Deux forts volumes d'une présentation élégante et soignée qui ajoute au plaisir de relire le « divin » Racine.

Les éducateurs se plaignent avec beaucoup de raison, du pauvre vocabulaire de leurs élèves, de leur peu de souci d'une langue précise, de la faiblesse de leur raisonnement. Tous ces défauts se retrouvent chez nombre d'adultes qui se piquent d'appartenir à l'élite et dont la culture se résume à quelques vagues souvenirs de rhétorique. Un retour à l'étude sérieuse mais vivante des classiques remédierait à ces défaillances. Et une présentation moderne des textes classiques, comme celle du Théâtre de Jean Racine, facilitera ce retour. Cet ouvrage s'ajoute à une collection qui compte déjà plusieurs chefs-d'œuvre comme « Les Fleurs du Mal » de Baudelaire, « Contes » par Guy de Maupassant, « Fables » par Jean de la Fontaine.

**MOLIÈRE** : Les Classiques de l'Arbre, collection dirigée par Auguste Viatte. — 2 vols. — Éditions de l'Arbre, (Montréal).

Au moment d'aller sous presse nous recevons deux magnifiques volumes des Éditions de l'Arbre : Molière avec notes et introduction de Georges Raeders. Cet ouvrage fait partie d'une Collection dirigée par Auguste Viatte, collection qui rendra un grand service à tous les étudiants, professeurs et à tous ceux qui croyant aux valeurs de la civilisation française, sentent le besoin de se rafraîchir à ses sources.



"Maman dit qu'elle va venir nous rendre visite."  
 "Lui as-tu dit que c'est antipatriotique de voyager?"

**CIGARETTES SWEET CAPORAL**

*"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"*



Tél. : MARquette 0421-9963

**CAFE MARTIN, LIMITEE**

Léo Dandurant, prés.

*Le plus chic restaurant français à Montréal*  
 Sea Food Bar — Salons privés

1521, rue de la Montagne

FAITES AFFAIRES  
 AVEC UNE MAISON  
 CANADIENNE-FRANÇAISE

**W.-A. GERVAIS  
 BIJOUTIER**

*Nous avons toujours un choix complet de  
 Diamants, Montres, Horloges*

1305, Mont-Royal Est - - Montréal

*Près de Chambord*

Tél. : AMherst 2403

**D o r u r e  
 A r g e n t u r e**

Pour la réparation  
 de vos argenteries  
 consultez une mai-  
 son responsable.

32 années d'expérience.  
 Plaqueur durant 20 ans  
 pour la maison HENRY  
 BIRKS.

Appelez HA. 8775  
 967, St-Laurent  
 Montréal

***J. Henri Achim***

**BERNARD BERNARD  
 DENIS TREMBLAY**

(CORPORATION GÉNÉRALE  
 de RECOUVREMENT et de CRÉDIT)

Licenciés en vertu de la Loi  
 des Agents de Recouvrement

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE  
 COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue St-Jacques Tél. : PL. 3011

*Les plus grands spécialistes de fourrures au détail du Canada  
 depuis plus de soixante ans*

**CHAS DESJARDINS & C<sup>IE</sup>**  
 LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1770, rue Saint-Denis, Montréal

Téléphone : HARbour 8191

**BERNARDIN FRERES**  
**COURTIERS EN ASSURANCES**

Maurice BERNARDIN, Jean-Louis BERNARDIN

André BERNARDIN

Téléphone : CHerrier 3195

1285, rue Visitation Montréal

Téléphone : HARbour 5544

**PHANEUF — MESSIER**  
**OPTOMÉTRISTES-OPTICIENS**

*Spécialité* : Examen de la vue

Ajustement de verres

1767, rue St-Denis Montréal

*(Tout près de la rue Ontario)*

MARINADES  
CONFITURES  
CONSERVES  
MAYONNAISE



**J.J. Joubert & Fils**  
ST-VINCENT-DE-PAUL, P.Q.

J. J. Joubert

Jean Joubert Maurice Joubert

Tél. : DOLLard 2442

**MONTREAL DYING**  
**& CLEANING CO. LIMITED**

(Succ. A. VILLENEUVE)

TEINTURIERS et NETTOYEURS

189 est, rue Bélanger Montréal

LA BONNE  
*Ménagère*  
SAIT QUE  
LES  
**BISCUITS  
DAVID**  
COMPLÈTENT LE  
REPAS FAMILIAL



**LES BISCUITS  
DAVID SONT  
TOUJOURS  
FRAIS,  
CROUSTILLANTS  
ET SAVOUREUX!**

Si votre épicier ne les a pas,  
envoyez son adresse à

**DAVID & FRÈRE** LIMITÉE  
1930, rue Champlain, Montréal

L'AMOUR A TRAVERS LES AGES, par Claudia de Lys. Les Éditions de la Revue Moderne, Montréal.

L'amour est enfant de Bohême, nous dit un opéra célèbre. Mais il est aussi de tous les pays, de tous les climats, de tous les âges. Et cette autre chanson est beaucoup plus juste, qui nous dit : « l'amour, toujours l'amour ». C'est le grand problème de la vie des hommes, quelle que soit la façon dont on le comprend. C'est le mobile de chefs-d'œuvres et la cause de bêtises incalculables ; c'est le signe du salut ou de la perdition ; ce peut être un idéal ou sa caricature, un apaisement ou une obsession. Sentiment ou passion, l'Amour se traduit de mille façons différentes : chaque pays, chaque civilisation et chaque religion donne à ses manifestations un caractère particulier. Il est possible d'écrire une géographie de l'Amour, géographie savoureuse, amusante. C'est ce qu'a fait Claudia de Lys, l'auteur de *l'Amour à travers les âges* : vaste pèlerinage qui nous montre que depuis qu'il existe des hommes, ils ont fait preuve d'ingéniosité et d'invention pour traire leurs feux.

L'ART DU THÉÂTRE, par Henri Ghéon ; (édition originale) 1 vol. Éditions Serge, (Montréal).

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous avons lu l'Art du Théâtre d'Henri Ghéon. Et cela pour plusieurs raisons. Ce volume con-

tient quatre causeries données au public et aux élèves du Vieux Colombier, à la demande de Jacques Copeau, et n'ont jamais été publiées en France. C'est vraiment une édition originale présentant toute la pensée de ce maître du théâtre que fut Henri Ghéon. On peut discuter ses théories, ne pas admettre telle ou telle de ses réalisations, mais on ne peut refuser à Ghéon une pensée forte appuyée sur un catholicisme vivant, un style pur de tout alliage et un métier incomparable. Ghéon avait repris la tradition du véritable homme de théâtre et comme Molière, il était auteur, acteur, metteur en scène, « producteur de spectacles ». Son idéal qu'il avait insufflé à plusieurs compagnies de France et que les Compagnons de Saint Laurent tentent de vivre magnifiquement, se résumait dans cette devise : « pour la foi, par l'art dramatique ; pour l'art dramatique en esprit de foi. » Les deux termes de cette devise avaient pour Ghéon, une valeur égale.

« L'Art du Théâtre » est donc un livre dans lequel un homme explique son métier et ceci présente un grand intérêt humain. C'est aussi le testament intellectuel que Ghéon laisse aux Canadiens à qui il dédie son ouvrage. Enfin c'est un livre que le public cultivé a intérêt à lire pour l'admirable synthèse qu'il offre de l'évolution du théâtre français. Nous avons lu ce livre avec émotion, car il y a quelques années, nous avons le bonheur de travailler sous la direction de ce maître, Henri Ghéon.

---

## REVUE DES REVUES

NOUVEL ESCLAVAGISME : Avec la Grèce et la Belgique, la France est le pays qui souffre le plus de cette guerre. En outre de subir depuis quatre ans, une occupation humiliante et coûteuse, la France a 1,500,000 de ses meilleurs hommes, derrière les barbelés en Allemagne. Ceci est connu. Ce que l'on sait moins et que les Alliés cependant, ne devront pas oublier au jour du règlement des comptes, c'est le nouvel esclavagisme imposé aux ouvriers français, conscrits avec l'aide de Laval, pour aller servir en Allemagne. Propagande, réglementation sévère, menaces, chômage forcé, fermeture d'usines, tout sert à satisfaire les besoins insatiables de main-d'œuvre des Allemands. Les ouvriers français résistent, mais à quel prix ? Le professeur Roger Picard

publie, sur ce sujet, une étude très documentée dans « *l'Actualité Économique* », livraison de juin-juillet 1944 ; pp. 201-212. Où veut en venir l'Allemagne ? D'abord à réduire la France au rang de nation agricole seulement, puis à établir un nouvel esclavage : « Nous avons dans l'esprit une forme moderne de l'esclavage médiéval que nous voulons et devons restaurer, parce que nous en avons un besoin urgent pour accomplir nos grandes tâches... » (Walter Darre, ministre de l'Agriculture du Reich).

### ● LA MAIN TENDUE

Le problème délicat des relations entre le Collège et la Famille a trouvé une solution grâce aux soins des RR. PP. Jésuites qui

ont eu l'heureuse idée de publier une revue à laquelle collaborent maîtres et parents. Nous ne saurions trop recommander cette revue « Collège et Famille » à tous nos lecteurs qui y trouveront certainement profit.

Combien de plaintes stériles, de débats inutiles auraient été épargnés, que de rancoeurs, d'injustices apparentes ou réelles auraient été évitées si maîtres et parents s'étaient toujours tendu une main franchement ouverte, plutôt que demeurer fermes sur leurs positions. Le pont est maintenant établi, qu'il ne reste pas désert. Dans le domaine de l'éducation, il n'y a pas d'adversaires, mais des collaborateurs.

#### ● LA PÉNICILINE

Il n'est pas rare qu'une question scientifique, une découverte passionnent le grand public, surtout lorsque cette découverte fait naître

l'espoir d'un soulagement aux maux de l'humanité. Ainsi en est-il de la péniciline dont tout le monde parle depuis le savant jusqu'au simple manœuvre. La légende se crée très vite, on crie au miracle, et après quelque temps l'on ne sait plus qui est l'auteur de la découverte laquelle, d'ailleurs, a souvent été préparée et rendue possible par une multitude de travaux antérieurs et demeurés plus ou moins obscurs. M. Jules Brunel apporte dans la livraison de juillet de la Revue Canadienne de Biologie, une très intéressante contribution à l'histoire de la péniciline, et pose la question : qui a découvert la péniciline ?

Nous tenons à signaler en passant et après tant d'autres, les services que rend au monde scientifique, la Revue Canadienne de Biologie, et le prestige que ses rédacteurs font jaillir sur notre Université.

---

## DOCUMENTS

#### ● ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIOLOGIE

**AFFAIRES** : Les fonctions auxiliaires dans les affaires — Esdras Minville, « L'Actualité économique » juin-juillet 1944. p. 212.

**COMMERCE** : Notre apport au commerce international — Frère Stanislas, E.C., « Le Canada Français » juin 1944. p. 757.

**COOPÉRATISME** : Un siècle d'action coopérative — François-Albert Angers — « Relations » juillet 1944. p. 185.

**COOPÉRATISME** : Coopératisme latin aux Amériques — Rodolphe Laplante — « Culture » juin 1944. p. 144.

**ÉVOLUTION** : Évolution et métabolisme contemporain de la ville de Québec — Jean-Charles Falardeau — « Culture » juin 1944. p. 121.

**FEMME** : La Femme et sa mission — Collection « Présences » — Paris, Plon ; Montréal, Éditions de l'Arbre.

**HYGIÈNE PUBLIQUE** : La nutrition est un problème d'hygiène publique. René Blain. « L'Union Médicale du Canada » juillet 1944. p. 799.

**LOGEMENT** : Le problème du logement, à Montréal (d'Auteuil Richard) à Québec (Gonzalve Poulin) « Ensemble » juin-juillet 1944, p. 4.

**MATERNITÉ** : Guerre et Jeune maternité — Michelle LeNormand — « Relations », juillet 1944, p. 184.

**SÉCURITÉ SOCIALE** : Les Canadiens français et la sécurité sociale — François-Albert Angers — « L'Action Nationale », juin-juillet 1944, p. 416.

#### ● SCIENCES — DROIT — MÉDECINE

**BOTANIQUE** : L'érablière — Pierre Dansereau — « Revue Dominicaine », juillet-août 1944, p. 8.

**DERMATOLOGIE** : Le diagnostic des dermatoses industrielles — Albéric Marin ; « L'Union Médicale du Canada », juillet 1944, p. 769.

**GÉOGRAPHIE** : Comment faire une monographie géographique. Benoît Brouillette — « Cahiers de la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval » — Vol. III, no. 3.

**GÉNIE** : La poutre continue à moment variable — Marc Trudeau — « Revue Trimestrielle Canadienne », juin 1944, p. 113.

**GÉOLOGIE** : Causes et conséquences agrogéologiques des traits physiques de la province de Québec — Fernand Corminboeuf — « L'Actualité Économique », juin-juillet 1944, p. 270.

**INVENTIONS** : Conséquences formidables de quelques petites inventions — Louis Bourgoïn — « Revue Trimestrielle Canadienne » — juin 1944, p. 169.

**LOIS** : Le Rôle au Canada des lois françaises — Jacques Perrault — « L'Action Nationale », juin-juillet 1944.

**TUBERCULOSE** : Quelques constatations sur la tuberculose ostéo-articulaire au Djebel Druze — A. Huot — « L'Union Médicale du Canada », juillet 1944, p. 774.

**MATHÉMATIQUES** : Les triangles arithmétiques — Jules Poivert — « Revue Trimestrielle Canadienne », juin 1944, p. 129.

## ● HISTOIRE

**CANADA** : The Social Development of Canada and the American Continental System — S. D. Clark — « Culture », juin 1944, p. 132.

**FRANCE** : France toujours... Roger Duhamel. « Revue Dominicaine », juillet-août 1944, p. 30.

**MARTYRS CANADIENS** : Essai sur les écrits de deux martyrs canadiens — Lucien Lusignan — « Bulletin des Recherches Historiques », juin 1944.

**MÉDECINE** : Le premier malade connu dans l'histoire de l'humanité — Philippe Paneton — « L'Union Médicale du Canada », juillet 1944, p. 804.

**NEWMAN** : Newman, l'Universitaire — Philippe Conellier — « Revue de l'Université d'Ottawa », juillet-septembre 1944, p. 257.

**SAINT-VINCENT** : La leçon de Saint Vincent Ferrier — Jean LeMoyne — « Revue Dominicaine », juillet-août 1944, p. 25.

## ● LITTÉRATURE

**CRITIQUE** : La Chronique des Pasquier — Édouard Laurent — « Culture » — juin 1944, p. 196.

**CULTURE** : Notes sur la femme et la culture — Roger Duhamel — « L'Action Nationale », juin-juillet 1944.

**NOUVELLE** : Le noyer de la mère Olive — Rex Desmarchais — « Revue Dominicaine », juillet-août 1944, p. 38.

## ● ÉDUCATION

**ENSEIGNEMENT SECONDAIRE** : Secondary Education in Ontario — A. G. Hooper — « Culture » — juin 1944, p. 149.

**FORMATION SOCIALE** : L'École primaire et la formation sociale — Roger Saint-Denis — « Revue de l'Université d'Ottawa », juillet-septembre 1944, p. 305.

**LÉGISLATION** : Législation bienfaisante : 1856-1875 — Louis C. de Léry — « Relations » — juillet 1944, p. 178.

**VACANCES** : Problèmes de vacances (clinique psychologique) — S.-E.-A. Marcotte, M.D. — « L'Action Médicale », juillet 1944, p. 148.

## ● SPORTS

**PÊCHE — CHASSE** : Pêche et chasse sportives — Gérard Delorme — « L'Actualité économique », juin-juillet 1944, p. 239.

---

La réunion d'hommes libres ayant un même idéal de culture et de civilisation est une sauvegarde de la démocratie. Faites partie de l'A.G.D.U.M.

---

# ECHOS ET NOUVELLES

## ● DON DE \$500.00 AUX DIPLOMÉS

Il y a des familles dont l'histoire est liée à celle des institutions d'un pays. Celle de feu Me Arthur Vallée, ancien président de l'Association des diplômés de l'Université de Montréal et ancien membre de la Société d'administration de l'Université, est de celles-là. Les universitaires savent tout ce qu'ils doivent à Me Arthur Vallée et en mai dernier, ils exprimaient leur reconnaissance en fondant le « Prix Arthur Vallée » décerné à l'étudiant qui, durant ses études, a fait montre du plus bel esprit universitaire. Les Anciens viennent de contracter une nouvelle dette envers la famille de leur ancien président : Madame Arthur Vallée a généreusement versé la somme de \$500.00 au Fonds des Anciens de notre Association Générale. Que Madame Vallée veuille bien recevoir ici, en même temps que l'expression de nos respectueux hommages, l'assurance de notre profonde reconnaissance.

## ● L'ORDRE DU MÉRITE SCOLAIRE

Le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique a accordé sa plus haute décoration, le troisième degré de l'ordre du Mérite scolaire, à l'un des plus fervents défenseurs de la cause universitaire et de l'éducation dans notre province : Monsieur René Guénette. Nous n'avons pas à rappeler ici la magnifique carrière de M. Guénette ni les services qu'il a rendus à des centaines d'étudiants : cela est connu de tous. L'Action Universitaire, dont M. Guénette préside le Comité de Publication et l'A.G.D.U.M. lui offrent leurs plus chaleureuses félicitations et leurs meilleurs vœux.

## ● AU BARREAU

Me Antonio Perrault, c.r., l'un de nos plus savants et distingués juristes, qui avait été élu par acclamation le 1er mai, bâtonnier du Barreau de Montréal, a encore été par acclamation, choisi comme bâtonnier général du Barreau de la province de Québec, à la réunion annuelle du Barreau de la province. Nos plus sincères félicitations au nouvel élu.

## ● À LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Les membres du conseil de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal ont élu leur exécutif pour l'année 1944-45.

Le Dr Edmond Dubé, directeur médical de l'hôpital Ste-Justine, a été élu doyen. Les autres membres de l'exécutif sont : les Drs O. Mercier, vice-doyen ; Albert Deguise, secrétaire ; et les Drs Jean Delage, Albéric Marin, Gaston Lapierre et Hector Sanche. Le Dr Oscar Mercier succède au Dr Georges Baril, vice-doyen depuis plusieurs années et ancien directeur des études de la faculté ; et le Dr Deguise remplace au secrétariat le Dr E. P. Benoit. Nos meilleurs vœux au nouveau doyen et à ses collègues.

## ● ÉLECTIONS CHEZ LES COURTIER D'ASSURANCES

Nous apprenons avec plaisir l'élection de M. Gérard Parizeau, au Conseil d'Administration de l'Association des courtiers d'assurances de la Province de Québec. Nous sommes heureux de rappeler ici que M. Gérard Parizeau, avantageusement connu dans les cercles d'affaires et universitaires de Montréal, est le dévoué et vigilant trésorier du Fonds des Anciens. *L'Action universitaire* et l'A.G.D.U.M. offrent à M. Parizeau leurs chaleureuses félicitations.

## ● ÉLEVÉ À LA MAGISTRATURE

Au cours du mois de juin, Me Félix Allard a été nommé juge de la Cour du magistrat, district judiciaire d'Abitibi et de Rouyn-Noranda. Le nouvel élu est le fils de l'hon. juge Allard et le frère du juge Adolphe Allard du district judiciaire de Joliette-Richelieu. Me F. Allard fit ses études classiques au Collège de Nicolet et son droit à l'Université de Montréal. Admis au Barreau en 1921, il passa un an au Eastman Business College, de Poughkeepsie, N. Y. Établi à Amos en 1924, il devenait avocat de la Couronne en 1929. Il était député provincial d'Abitibi depuis 1939.

Nos félicitations et nos meilleurs vœux au nouveau magistrat.

## ● À LA BIBLIOTHÈQUE ST-SULPICE

M. Jean-Jacques Lefebvre a succédé à Me Jean-Marie Nadeau, avocat et professeur, comme conservateur de la bibliothèque St-Sulpice. On se rappelle que le gouvernement de la province avait chargé Me Nadeau, de réorganiser cette bibliothèque. Après l'avoir rendue accessible au public, Me Nadeau présidait en jan-

vier dernier à la réouverture de cette institution ; il a depuis repris l'exercice de sa profession.

Le nouveau conservateur, Jean-Jacques Lefebvre, a fait ses études au collège de Rigaud et à l'Université de Montréal. Avant sa nomination, il a fait partie, pendant dix-huit ans, des Archives judiciaires de Montréal. Secrétaire de la Société historique de Montréal, il est membre du comité de publication de la *Canadian Historical Review* et du Comité d'étude des manuels d'histoire du Canada et de l'Association d'éducation du Canada et de Terre-Neuve. Écrivain et conférencier il a donné des études aux principales revues de la province. Il est l'auteur, entre autres travaux, de la version française de l'important ouvrage de l'hon. Wilfrid Bovey « Les Canadiens français d'aujourd'hui ».

#### ● NOMINATIONS À LA FACULTÉ DES LETTRES

Mgr Émile Chartier ayant démissionné comme doyen de la Faculté des Lettres, ses collègues lui ont donné pour successeur M. le chanoine Arthur Sideleau, professeur de littérature française. Nous prions le nouveau doyen de recevoir ici l'expression de nos respectueux hommages et de notre entier dévouement. Deux autres nominations ont également pris effet le 1er juillet dernier. M. Guy Frégault, chargé de cours en histoire du Canada, devient professeur de littérature canadienne et le Frère Marius Soffray, c.s.v. du Séminaire de Joliette, occupera la chaire de littérature grecque.

#### ● TOURNOI DE GOLF DU CERCLE UNIVERSITAIRE

Le 22 juin, au club Laval-sur-le-Lac, avait lieu le tournoi de golf annuel du Cercle Universitaire. Les invités furent unanimes à proclamer ce tournoi le plus brillant que l'on ait encore connu au Cercle. Il faut dire, pour être juste, que le Comité a profité du travail d'organisation des années précédentes. A 7.30 un

dîner, sans discours, groupa les dames et les membres du Cercle ainsi que leurs amis. Puis on dansa au son du trio Markowski. Plus de 80 personnes assistèrent à cette magnifique manifestation sportive et sociale qui atteste de la vie brillante du Cercle Universitaire. Le Comité du tournoi se composait de MM. Léon Gérin-Lajoie, président, Bernard Couvrette, Jules Derome, René Guénette, Gérard Parizeau, Robert Chênevert, Albert Couturier, Edmond Dubé, C.-E. Grignon et Jules Dupré. Le Comité féminin qui organisa, l'après-midi, une partie de bridge, réunissait mesdames C.-O. Monat, présidente, Bernard Couvrette, Jules Derome, Léon Gérin-Lajoie, Albert Couturier et Jules Dupré.

#### ● À LA CANADIAN MEDICAL ASSOCIATION

Le docteur Léon Gérin-Lajoie, bien connu pour la part très active qu'il prend à la vie médicale canadienne, vient d'être élu président de cette association. Nos sincères félicitations au docteur Gérin-Lajoie.

#### ● DONS À LA BIBLIOTHÈQUE

The Army Medical Library, Washington, a envoyé les volumes de la 3e série de « Index Catalogue of the Library of the U. S. Army » et les volumes parus de la 4e série du même index.

E. L. Smith, chapelain du 1er corps canadien S.C.A.S.C. en Italie, a envoyé un ouvrage allemand qu'il a trouvé dans les quartiers généraux du général Kesselring. Cet ouvrage s'appelle « Wofer Kampsen Wir ? » (Pourquoi combattons-nous ?) C'est un ouvrage de propagande sur les motifs de guerre allemande. Il a été donné à notre bibliothèque et c'est une des premières œuvres nazies que nous posséderons. Espérons qu'il y en aura d'autres.

Dr Wilfrid Lord (Granby) nous a fait parvenir deux cent cinquante volumes de choix et en excellent état. C'est le deuxième don généreux du Dr Lord à la Bibliothèque.

(Communiqué par Raymond Tanghe)

---

« L'Action Universitaire » revue de culture au service des universitaires et du grand public. Renouvelez votre abonnement et abonnez un ami.

---

# NECROLOGIE

## ● LE RÉVÉREND FRÈRE MARIE-VICTORIN

Le samedi 15 juillet, dans la soirée, un stupide accident d'automobile causait la mort du R. F. Marie-Victorin, directeur de l'Institut botanique de l'Université et du Jardin botanique de Montréal. Le Canada, le monde scientifique ont perdu l'un de leurs plus grands représentants. La perte est particulièrement sensible au Canada français que l'éminent religieux avait si largement contribué à faire connaître à l'étranger. Dans notre prochaine livraison, les collègues et les amis du R. F. Marie-Victorin rendront hommage à sa mémoire et témoigneront de son œuvre inégalable. L'Action Universitaire et l'A.G.D.U.M. offrent leurs condoléances à la famille du disparu, et à la congrégation des Frères des Écoles Chrétiennes.

## ● M<sup>e</sup> GERMAIN BEAULIEU

Me Germain Beaulieu, avocat, naturaliste et homme de lettres, est décédé à Rigaud le 18 juin 1944. Né à Rivière Blanche en 1870, il suivit les cours de l'École Normale Jacques Cartier et de la faculté de Droit de l'Université de Montréal. Il fit ses débuts comme avocat à l'étude de Monk et Beaulieu. Fondateur de l'École littéraire de Montréal avec Jean Charbonneau, Me Germain Beaulieu entra également au service de l'État fédéral en qualité d'entomologiste, puis au ministère de l'Agriculture à Québec, comme conseiller légal. Auteur de plusieurs ouvrages d'Entomologie et d'œuvres littéraires, Me Beaulieu était aussi reconnu comme l'un des pionniers des questions sociales dans notre province.

## ● DOCTEUR FRÉDÉRIC PELLETIER

A la fin du mois de mai, mourait à l'hôpital Sainte Jeanne d'Arc, le docteur Frédéric Pelletier, âgé de 74 ans. Né à Montréal le 1er mai 1870, Frédéric Pelletier avait fait ses études au Collège de Montréal, au Collège Sainte-Marie et à l'Université Laval pour la médecine. Plus tard la même Université, devenue l'Université de Montréal, devait lui décerner un autre doctorat, celui de musique.

Médecin, le Dr Pelletier a d'abord négligé la pratique de sa profession pour se consacrer au journalisme. Il fut successivement aux Débats, au Nationaliste, au Canada, à la Presse, à la Patrie et, pendant trente-trois ans, au Devoir, comme rédacteur et ensuite comme critique musical. Il fut secrétaire du Service de santé municipal, bibliothécaire et publiciste du Bureau provincial d'hygiène. Il était chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Il avait été maître de chapelle à l'église Saint-Jacques et à l'église Sainte-Brigide, président de l'Académie de Musique de Québec, de 1932 à 1935, correspondant canadien de l'Association supérieure de Musique d'Outremont et, dans plusieurs institutions, professeur d'histoire de la musique. Comme compositeur, il laisse plusieurs œuvres dont les principales sont une Messe de requiem, un Stabat Mater, un Triptyque d'oraisons, un oratorio intitulé La Rédemption, des pièces pour piano et pour orgue, et nombre de motets qui sont encore au répertoire de nos églises. Il avait écrit aussi une comédie en musique La Torrera.

Ancien secrétaire de l'Action médicale, il fut aussi capitaine du 65<sup>e</sup> régiment des Fusiliers Mont-Royal et gradué de l'École militaire de Saint-Jean.

---

L'A. G. D. U. M.  
présente ses condoléances  
aux familles des disparus.

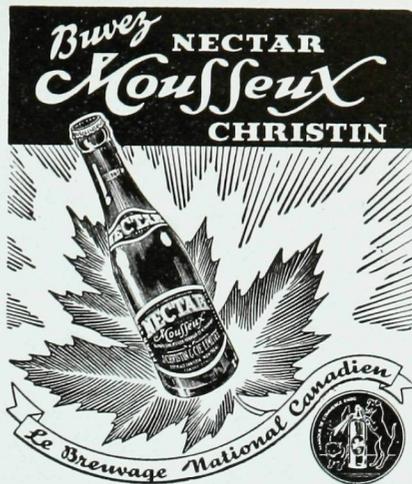
Le Pneu  
General



*-mène loin aux  
bons amis*

LUDGER GRAVEL & FILS  
Limitée

3447, Ave du Parc      HARbour 5211\*



PLUS DÉLICIEUX QUE JAMAIS

LE NECTAR  
MOUSSEUX  
CHRISTIN

*Service de Banque  
en Amérique latine*

Depuis 1899, la Banque Royale du Canada sert d'intermédiaire pour les relations d'affaires entre le Canada et les pays de l'Amérique latine. Aujourd'hui, cette banque possède de nombreuses succursales aux Antilles, en Amérique Centrale et en Amérique du Sud. Les Canadiens et les entreprises canadiennes disposent ainsi d'un service de banque complet dans ces pays étrangers.

LA  
BANQUE ROYALE  
DU CANADA

Siège social — Montréal

POUR VOTRE PLUS GRANDE  
SATISFACTION, NOTRE DESSI-  
NATEUR EST À VOTRE DISPOSI-  
TION POUR MESURES ET  
AJUSTEMENTS.

●  
VÊTEMENTS POUR DAMES ET  
MESSIEURS, SUR MESURES ET  
FINIS À LA MAIN.

●  
Henri DeSerres — Marcel Gamache

De SERRES & GAMACHE

354, RUE STE-CATHERINE E., CH. 55  
TÉL. : HARBOUR 8339 - MONTRÉAL

*Pour votre*

## LABORATOIRE

APPAREILS

VERRERIE

RÉACTIFS

*Adressez-vous à*

## CANADIAN LABORATORY SUPPLIES, LIMITED

403 ouest, St-Paul,  
Montréal, Québec

CRescent 3157

## McDONALD SHOE CO. LTD

*Rod. Corbeil, président*

FABRICANTS DE CHAUSSURES

5680, rue St-Dominique Montréal

# UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



---

THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —  
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-  
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE —  
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-  
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART  
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR  
DES GARDES-MALADES — MYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

---

*Pour tous renseignements, s'adresser au*

**SECRETARIAT GÉNÉRAL**

2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL — MONTRÉAL

## J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien diplômé  
Membre de l'A.E.P.O. de Paris

Assisté de

MM. A. Philie, J.-A. Allaire,  
G. Laurier, O.O.D.

Lunetterie et verres ophtalmiques  
Bureaux chez

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

FAIEZ-VOUS AU TEMPS *avec une montre*  
Des bijoutiers Des diamantaires

**O. St Jean**  
LIMITÉE

Tél. : AM. 2121 1215, Ste-Catherine E.

MONTRES DE BEAUTE ET DE PRECISION,  
telles que Longines, Tavannes, Bulova, Fontaine,  
Cyma, Gladstone, Lady May, Lord May, etc...

Prix variant de \$11.95 à \$900.00

GÂTEAUX

CINDERELLA

CORNETS

MAGIC

Favoris depuis quarante ans

O. GAUTHIER Limitée  
MONTRÉAL

Notre police à

**double protection**

comporte: une

**rente garantie,**

payable votre vie  
durant, une

**annuité garantie,**

payable, dès votre  
décès, à vos ayants  
droit; de plus la

valeur d'**emprunt,**

la valeur de **rachat,**

la **participation**

aux bénéfices.

Donnez-nous votre  
âge. Nous vous  
ferons connaître  
votre rente.

A titre **gracieux.**

CAISSE

**NATIONALE**  
D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue S.-Jacques  
Montréal—HArbour 3291

PAQUETTE

&

PAQUETTE

ASSURANCES GÉNÉRALES

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261 \*

GÉRARD-P. PAQUETTE — PIERRE PAQUETTE

L I S E Z



Revue illustrée, politique et littéraire  
Paraît le 15 de chaque mois.

Cravates

TULIPE

*Tulipe*

CRAVATE  TIE

Synonyme de qualité

*En vente chez tous les bons marchands  
d'articles pour hommes*

**CREDIT FONCIER  
FRANCO-CANADIEN**

**PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

*Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg  
Régina — Edmonton — Vancouver*

(Propriétés à vendre)

**La Banque Canadienne Nationale**

est la banque du public aussi bien que la banque  
des hommes d'affaires.

Le gérant de succursale se tient à votre entière  
disposition, qu'il s'agisse de dépôts, d'emprunts  
personnels, de remises, de recouvrements ou de  
toute question d'ordre financier au sujet de la-  
quelle vous désiriez le consulter.

**Actif, plus de \$250,000,000**

**514 bureaux au Canada**

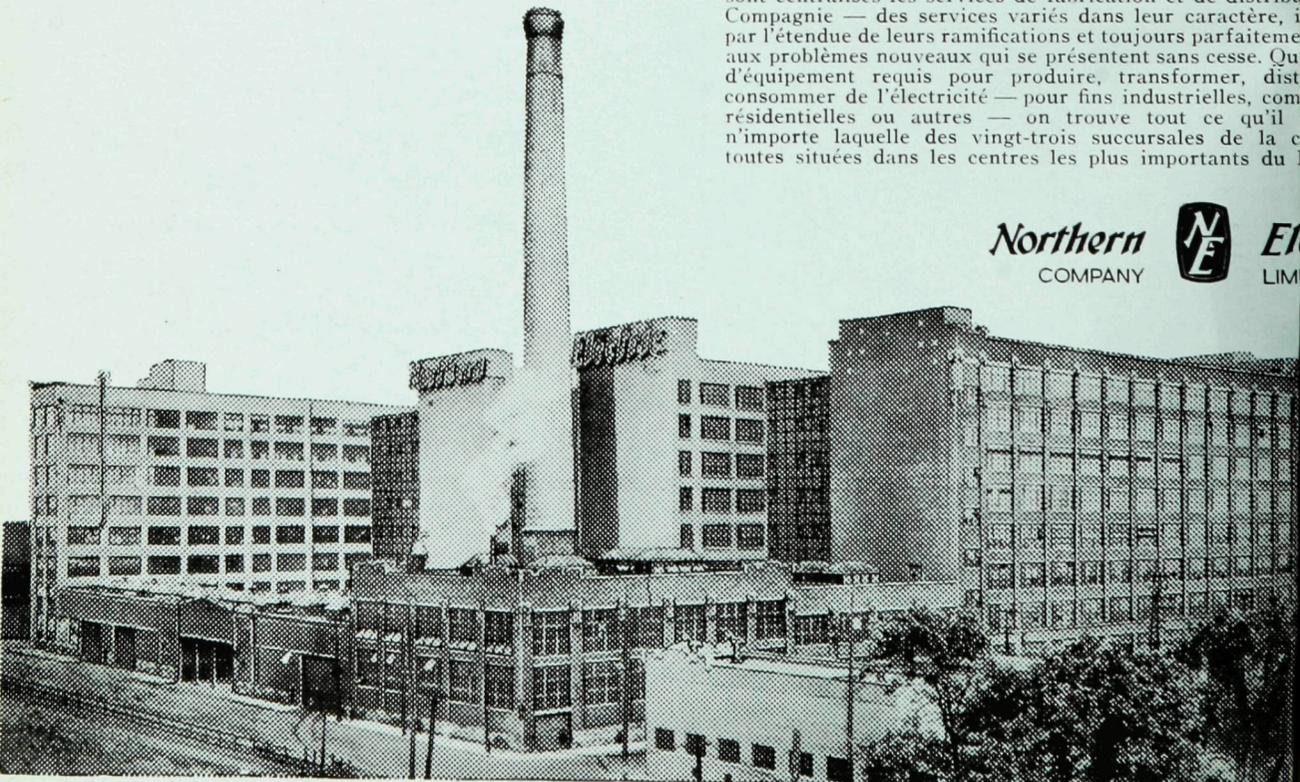
**60 succursales à Montréal**

Dans le vaste établissement de la Northern Electric à  
sont centralisés les services de fabrication et de distribu-  
Compagnie — des services variés dans leur caractère, il  
par l'étendue de leurs ramifications et toujours parfaitement  
aux problèmes nouveaux qui se présentent sans cesse. Qu'  
d'équipement requis pour produire, transformer, distri-  
consommer de l'électricité — pour fins industrielles, comm-  
résidentielles ou autres — on trouve tout ce qu'il  
n'importe laquelle des vingt-trois succursales de la c-  
toutes situées dans les centres les plus importants du I

**Northern**  
COMPANY



**EL**  
LIM



## NOS SOLDATS DE L'INDUSTRIE

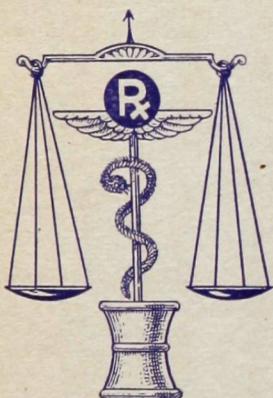


Tout comme une armée moderne possède des services de transport, de ravitaillement, d'infirmerie, etc., une usine de munitions possède aussi des services de toutes sortes qui en assurent le bon fonctionnement. Et, dans l'industrie de guerre comme dans l'armée, chaque homme s'acquitte de sa tâche avec la même détermination et le même patriotisme. David Guthrie, ci-dessus, chef

du service de la prévention des accidents dans une usine du Cap-de-la-Madeleine, a des raisons personnelles de vouloir hâter la victoire par son travail, puisque ses deux fils ont été faits prisonniers de guerre par les Japonais à Hong-Kong. C'est grâce à M. Guthrie et à tous les autres loyaux soldats de l'industrie que le Canada a pu édifier aussi rapidement une si puissante industrie de guerre.

# LABORATOIRE DE BIOLOGIE CLINIQUE ET D'ANALYSES

ANALYSES CHIMIQUES ET EXAMENS MICROSCOPIQUES DES URINES



## PHARMACIE D'ORDONNANCES PARVIVANCES



### PRESCRIPTIONS

VACCINS • SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES • INSULINES

*"La Pharmacie Par Excellence"*

HARBOUR 9185

RUE SAINT-DENIS, 3450

# PAUL LIPPENS

B.A., B.D., B.Ph.M.L., Ba.O., O.D.

## OPTOMETRISTE

EXAMEN DE LA VUE • EXERCICES MUSCULAIRES DES YEUX • VERRES CORRECTEURS

## *A Notre Bar de Parfums et Cosmétique*

UNE PERSONNE EXPERIMENTÉE VOUS RENSEIGNERA SUR LES PRODUITS

DOROTHY GRAY • RICHARD HUDNUT • COTY  
PEGGY SAGE • DERNY • HELENA RUBINSTEIN  
HARRIET HUBBARD AYER • LUCIEN LELONG  
OGILVIE SISTERS • SCHIAPARELLI • BOURJOIS  
GUERLAIN • ROGER & GALLET • LENTHERIC  
TANGEE • MOLINARD • MAX FACTOR • PIVER  
MIREILLE • YARDLEY • DU BARRY • CHANEL

TÉLÉPHONE  
HARBOUR 9185

MONTREAL

ADRESSE  
RUE ST-DENIS, 3450